E. FÉGHALI

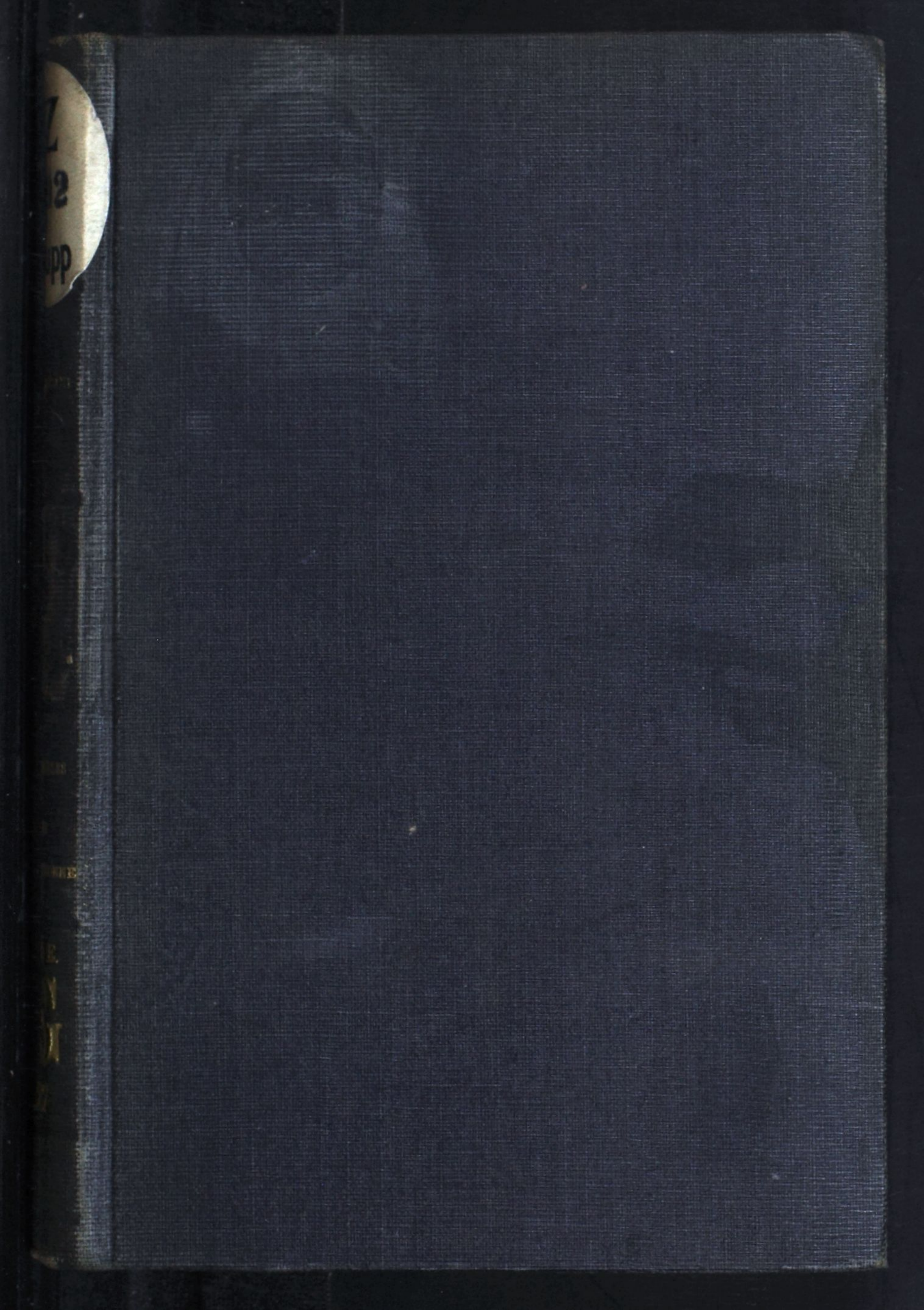
LES PERLES
DE
LA COURONNE

B.O.E.

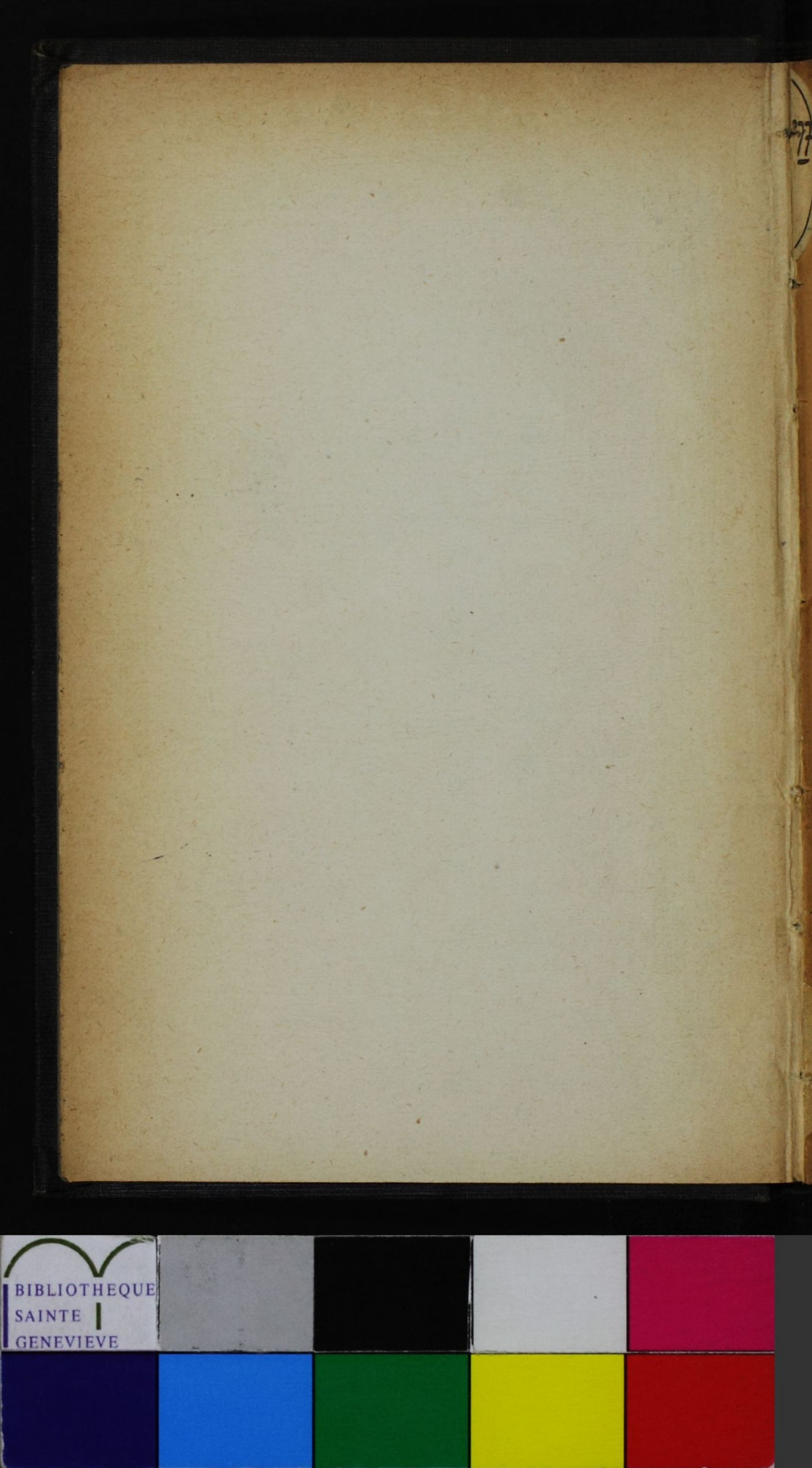


77








BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

LES PERLES
DE LA COURONNE



CHOIX DE POÉSIES DE

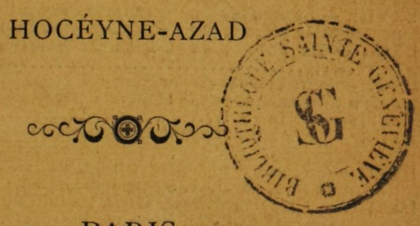
BABA FÉGHANI

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS DU PERSAN

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

HOCÉYNE-AZAD



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1903

LIII. — *Les Origines de la Poésie persane*, par M. L. Darmesteter. In-18.. 2 fr. 50

LIV. — *Artâ Viraf-Namak ou Livre d'Arda Viraf*, par M. A. Barthélemy. In-18.. 5 fr.

LV. — *Deux Comédies Turques*, de Mirza Fèth-Ali Akhond-Zadè, traduites pour la première fois en français, par A. Cillière. 5 fr.

LVI. — *Les Races et les Langues de l'Océanie*, par Robert Cust, traduit de l'anglais, par Alph. Pinart. In-18............ 2 fr. 50

LVII. — *Les Femmes dans l'Épopée iranienne*, par le baron d'Avril. In-18.. 2 fr. 50

LVIII. — *Pryadarsika*, drame sanscrit, traduit par Strehly. 2 fr. 50

LIX. — *L'Islam au XIXe siècle*, par A. Le Chatelier.... 2 fr. 50

LX. — *Kia-li*, livres des rites domestiques chinois de Tchou-Hi. Traduit pour la première fois, avec commentaires, par C. de Harlez. In-18.. 2 fr. 50

LXI. — *Catéchisme Bouddhique* ou introduction à la doctrine du Bouddha Gotama, par Soubhadra Bhikshou. In-18.... 2 fr. 50

LXII. — *La Femme persane jugée et critiquée par un Persan*. Traduction annotée du *Téédib-el-Nisvân*, par C. Audibert, premier drogman de la légation de France en Perse. In-18. 2 fr. 50

LXIII. — *Le Théâtre Japonais*, par M. A. Lequeux. In-18.. 2 fr. 50

LXIV *La Religion de Bab*, par Clément Huart. In-18... 2 fr. 50

LXV. — *Les Antiquités sémitiques*, par Ch. Clermont-Ganneau, In-18.. 2 fr. 50

LXVI. — *Un Diplomate ottoman en 1836*, affaire Churchill, par Akif-Pacha, traduit du turc par A. Alric. In-18........ 2 fr. 50

LXVII. — *L'Origine des Aryens*, par S. Reinach. In-18.. 2 fr. 50

LXVIII. — *Le Bouddhisme éclectique*, exposé de quelques-uns des principes de l'Ecole, par Léon de Rosny. In-18........ 2 fr. 50

LXIX. — *La Bordah du Cheikh El Bousiri*, par René Basset. In-18.. 5 fr.

LXX. — *Petit Traicté de l'origine des Turcqz par Théodore Spandouyn Cantacasin*, publié et annoté par M. Ch. Schefer membre de l'Institut. In-18.. 5 fr.

LXXI. — *Code civil et pénal du Judaïsme*, traduit pour la première fois sur l'original chaldéo-rabbinique, par J. de Pavly. In-18. 5 fr.

LXXII. — *Les Ruses des Femmes et Extraits du Plaisir après la Peine*, traduit du turc, par J.-A. Decourdemanche. In-18......... 5 fr.

LXXIII. — *Quelques Odes de Hafiz*, traduites pour la première fois en français, par A. L. M. Nicolas. In-18............... 2 fr. 50

LXXIV. — *Le Miroir de l'Avenir*, recueil de sept traités de divination, traduits du turc, par J.-A. Decourdemanche. In-18. 2 fr. 50

LXXV. — *La Philosophie musulmane*, par Léon Gauthier. In-18.. 2 fr. 50

LXXVI. — *Meghadûta. Le Nuage Messager*, poème de Kâlidâsa, traduit du sanscrit, par A. Guérinot. In-18............ 2 fr. 50

LXXVII. — *Les Perles de la Couronne*, choix de poésies de Bâbâ Féghâni, traduites pour la première fois du persan avec une introduction et des notes, par Hocéyne-Azad. In-18......... 2 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

LXXVII

LES
PERLES DE LA COURONNE

LES PERLES
DE LA COURONNE

CHOIX DE POÉSIES DE



BABA FÉGHANI

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS DU PERSAN

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

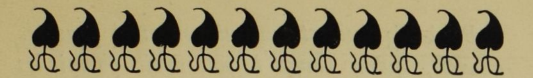
HOCÉYNE-AZAD

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1903

Mais apprends-moi quelle savante lyre
De ces beaux vers enfanta les accents.
Oh ! non, jamais roses de poésie,
Trésors charmants de grâce et de fraîcheur,
De tels parfums n'embaumèrent l'Asie...

MILLEVOYE.



INTRODUCTION

Les poésies dont nous donnons quelques extraits sont inconnues en Europe, n'y ayant été jusqu'à présent l'objet d'aucune étude particulière.

Seul parmi les Orientalistes, à notre connaissance du moins, M. Bland s'est occupé de Féghâni ; et encore s'est-il borné à la publication d'une dizaine de ghazèls, *sans en donner la traduction, en les accompagnant seulement d'une courte notice sur leur auteur* [1].

C'est ce qui nous a engagé à publier ce petit travail qui a été fait avec un soin minutieux. Puisse le public français y trouver quelque intérêt et l'accueillir favorablement.

1. *Bland,* A century of Ghazals, *London, in-4°.*

Bâbâ-Féghâni est surtout renommé pour ses ghazèls, qu'on range à bon droit parmi les plus beaux de la littérature persane.

Pour cette raison, et aussi à cause d'une certaine analogie entre ses productions et celles de l'admirable poète lyrique, il a été parfois appelé « le petit Hâféz ».

Puisqu'il s'agit de ghazèls, je pense qu'il est bon de définir d'abord ce genre de poème.

On assimile généralement le ghazèl *à l'ode, avec laquelle il présente en effet beaucoup de rapports. M. Bland*[1] *remarque à ce propos que le ghazèl persan, dans sa structure et par les sentiments qu'il exprime, se rapproche beaucoup de l'ode latine.*

M. Garcin de Tassy[2] *se borne à nous dire que le ghazèl est une sorte d'ode.*

Tâchons de préciser un peu les choses :

Le ghazèl *est un petit poème ne dépassant généralement pas quinze distiques*[3] *ou trente*

1. *Ouvrage cité, Introduction.*

2. Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman, 2e *édit., Paris, 1873 (p. 373).*

3. *Le distique, ou* béÿt, *sert toujours d'unité dans*

vers, et souvent bien plus court. La mesure est la même pour tous les vers, ainsi que la rime, qui ne vient qu'à la fin de chaque distique ; toutefois il est d'usage de faire rimer les deux vers du premier distique [1]. *Le ghazèl admet une grande variété de mètres. Ajoutons que d'ordinaire l'auteur amène son surnom poétique* [2] *dans le dernier, ou parfois l'avant-dernier distique.*

Voilà pour la forme du ghazèl ; quant au

la poésie persane ; ainsi on dira : Le Châh-Namèh *comprend 60,000 béÿts.*

1. *Ainsi les deux premiers vers riment ensemble, puis la rime ne revient plus qu'à la fin de chaque distique. Le même mot ne doit pas servir deux fois à la rime.*

Comme les autres formes de poésie, le ghazèl admet le rèdîf. *Le rèdîf est un mot, ou un groupe de mots (toujours les mêmes) revenant à la fin de chaque vers ou distique, après la rime ; il fait partie du vers. Dans le* mocèmmèt (*Voir p. 81, note*), *il peut y avoir un rèdîf à la fin de chaque hémistiche. Comme exemples de rèdîf, voir* : Le renouveau (*p. 69*), Choses du passé (*p. 29*), La lumière (*p. 100*).

2. Tèkhèllos, *nom de plume ou surnom poétique. A part quelques rares exceptions, les poètes persans sont toujours désignés par leur tèkhèllos. Ainsi, Férdôci, Saadi, Hâféz, etc., ne sont que des surnoms poétiques.*

fond, il est constitué par les sentiments d'amour et de tendresse, qu'ils soient tristes ou gais. Tantôt le poète chante joyeusement les douceurs de l'amour heureux; tantôt il nous dépeint les angoisses de la séparation. Ce petit poème peut donc offrir une diversité de caractères, depuis le ton d'un chant d'allégresse jusqu'à celui de la plus sombre élégie.

Jetons maintenant un rapide coup d'œil sur l'histoire du ghazèl.

Quoique la forme du ghazèl soit assez ancienne, ce n'est qu'à une époque relativement récente que ce poème a atteint sa pleine maturité.

Férdôci avait créé l'épopée persane avec son immortel Châh-Naméh [1]. *Tandis que Nézâmi, génie d'une rare puissance, inventait une forme nouvelle, le poème historique et romanesque* [2],

1. *On sait que le* Châh-Naméh, *ou Livre des Rois, a été traduit en français par M. J. Mohl.*

2. *Nézamî a réuni ses compositions en un livre appelé* Khèmsèh, *ou « les cinq » (poèmes); chef-d'œuvre inimitable, que néanmoins on a beaucoup cherché à imiter. Après Nézamî, tout poète de marque a voulu faire un khèmsèh; Khosrô de Dehli et Djâmi y ont mieux réussi que les autres.*

d'autres poètes, trop nombreux pour pouvoir être énumérés ici, mais dont nous citerons quelques-uns des plus connus : Sènâÿ, Envèri, Khâqâni, Kèmâlé-Esfahâni, exerçaient leurs merveilleux talents dans les différents genres poétiques et particulièrement le qacidèh [1], *qu'ils portèrent à son plus haut degré de perfection.*

Mais ce n'est que vers le milieu du VIIe *siècle de l'Hégire, que le ghazèl atteint son complet développement. Beaucoup des anciens poètes avaient négligé ce genre de composition ; d'autres ne nous ont laissé que des ghazèls n'offrant rien de remarquable.*

C'est à Saadi *de Chiraz que revient l'honneur d'avoir doté ce poème de sa forme achevée, et d'en avoir produit de parfaits modèles* [2]. *Plus*

1. *Le* qacidèh *est un poème plus long que le ghazèl ; il sert également au panégyrique et à la satire. Parfois il prend un caractère moral et religieux. Il y en a qui sont de véritables sermons ; tels beaucoup des qacidèhs de Sènâÿ ; ceux de Féghâni sont consacrés à la louange des saints.*

2. *C'est l'opinion accréditée en Perse. Le poète Djâmi exprime le même sentiment dans son* Bèhârés-tân ; *il cite même, à ce propos, ces vers : « Dans la « poésie trois hommes sont des prophètes, quoiqu'il ait*

tard, avec Hafêz, *il atteint son* summum *d'excellence, et vaut à cet incomparable génie le titre du « plus grand lyrique de la Perse »* [1].

Les ghazèls de Hâféz brillent d'une beauté quasi miraculeuse et vivront aussi longtemps que vivra la langue iranienne.

Après Hâféz, tous les poètes tinrent à honneur d'écrire des ghazèls, mais aucun ne produisit d'œuvres saillantes ou originales. C'est alors que parût Féghâni, *nature admirablement douée, joignant à une façon de sentir très personnelle, certaines des grandes qualités de Hâféz. S'il n'arrive pas à égaler son illustre prédécesseur, il retrouve du moins quelques-uns de ses accents. Ses poèmes offrent un tour vif et gracieux, une*

« été dit — il n'y aura pas de prophète après « (Mohammed) : — Pour les descriptions, le qacidèh et « le ghazèl, Férdôci, Envèri et Saadi. » (*V.* Bèhâréstân, *Rôzé VII.*)

En Europe, Saadi est surtout connu par son Gulistan *et son* Boustan ; *nous aurons l'occasion de revenir sur ces deux livres. Le poète est mort en 691* (*H.*) *ou 1291* (*J.-C.*).

1. *Hâféz, que d'aucuns ont surnommé l'Anacréon et l'Horace de la Perse, est mort en 791* (*H.*) *ou 1388* (*J.-C.*).

élégance naturelle, sans trace d'effort, et avec cela une sensibilité délicate et une grande variété d'expression. Par son talent original Féghâni donna un regain de jeunesse au ghazèl qui pour un temps recommença à fleurir.

Ensuite vint la décadence. Un faux goût, qu'on a qualifié de « genre indien » [1]*, envahit la poésie ; ses fâcheux effets se firent surtout sentir dans le ghazèl, forme délicate qui exige outre les charmes de l'idée, un style aisé et naturel. Parmi les nombreux poètes qui surgirent pendant la durée de la dynastie des Sèfèvis, aucun ne se fit remarquer par ses aptitudes lyriques et ne mérite d'être cité ici.*

Il faut cependant faire une exception en faveur de SÂŸÉB, *dont le nom est digne de figurer parmi les maîtres du ghazèl. Sâÿéb fut un véritable poète ; il est vrai qu'il n'a pas toujours*

1. *Il faudrait toute une étude pour définir le style indien en poésie. Il nous suffira de dire ici, que c'est un alliage baroque de recherche et de mauvais goût, du prétentieux et du trivial. Quoique ce genre se rencontre surtout parmi les poètes qui ont vécu aux Indes, il n'est pas rare non plus, chez d'autres. Vers la fin des Sèfèvis et à l'époque Zende, ce faux goût a sévi d'une manière presque générale.*

échappé au goût dominant de son époque, mais il rachète ce travers par la vigueur de son talent et l'abondance de ses idées fines et ingénieuses [1]. *Après lui la décadence se précipite. Pendant les temps troublés qui suivirent la chute des Sèfèvis, il n'apparaît aucun poète réellement digne de ce nom.*

Ce n'est que dans les commencements de la dynastie Qadjar [2], *que nous assistons à une sorte de renaissance poétique. Sous le règne de Fèth-Ali Châh, il se produit une réaction, le « style indien » est définitivement proscrit et on revient aux saines traditions des anciens maîtres. De nombreux lettrés cultivent la poésie et se distinguent dans les différents genres consacrés.*

Dans la forme lyrique, celui qui tient la

1. *Son nom était Mirza Mohammed Ali. Il naquit à Ispahan, mais sa famille était originaire de Tèbriz; il fit un séjour aux Indes, puis revint en Perse sous le règne de Châh-Abbas II, qui le nomma « Prince des poètes »; il mourut en 1088 (H.) ou 1677 (J.-C.).*

2. *La dynastie régnante, fondée par Agha Mohammed Khan vers la fin du* XVIIIe *siècle. Son neveu Fèth-Ali Châh, lui succéda en 1797.*

première place, est NÉCHÂT [1]. *Ses ghazèls ont un charme particulier et rappellent en outre la manière de Saadi et de Hâféz; comme chez ce dernier, beaucoup de ses vers ont une tendance mystique très marquée.*

C'est peut-être le moment d'examiner un problème qui a exercé la sagacité des érudits : Quelle importance convient-il d'attacher au mysticisme de Hâféz? Les uns le nient complètement, d'autres prétendent trouver un sens mystique dans chacun de ses vers [2]. *A mon humble avis, si comme le dit fort judicieusement M. Barbier de Meynard* [3], *la spiritualité de Hâféz a été beaucoup exagérée, il ne faut pas non plus tomber dans l'excès opposé, ainsi que l'ont fait certains critiques superficiels. Il est plus sûr de se tenir à égale distance de ces deux extrêmes,* In medio

1. *Il s'appelait Mirza Abdol-Vèhhâb, et naquit à Ispahan d'une famille de* Séyyéds (*descendants du prophète*). *Mort en 1828.*

2. *Il existe de nombreux commentaires du* Divan *de Hâféz, tant en turc qu'en persan.*

3. *Traduction du Boustan,* Introduction, *p.* XXVII.

tutissimus ibis. *Beaucoup des vers du poète ont un sens purement profane ; tandis que d'autres recèlent une signification mystique ; enfin quelques-uns admettent également les deux interprétations.*

Cela m'amène à parler d'une critique qui a été faite à Hâféz et à ceux qui ont suivi son exemple : le mélange du mystique et du profane ne plaît pas à beaucoup d'esprits occidentaux.

Voici, par exemple, Sir William Jones qui, tout en professant une grande admiration pour Hâféz, regrette cette union du profane avec le divin et pense que les éditeurs de ces poèmes auraient dû séparer ceux de natures différentes [1].

Cette remarque du savant Orientaliste n'est guère heureuse. D'abord, la chose est matériellement impossible ; car dans la plupart de ces ghazèls on trouve les deux espèces de vers mélangées [2]. *Puis, cette distinction, fut-elle pos-*

1. *Voir :* Biographical notices of persian poets, *by Sir G. Ouseley, London (p. 36).*

2. *On a aussi blâmé la façon de procéder des éditeurs orientaux, qui réunissent les poèmes d'après l'ordre alphabétique de la rime. Certes, les éditeurs sont loin*

sible, n'est peut-être pas à souhaiter. C'est précisément ce mélange qui, abstraction faite de l'inspiration intarissable et de la divine harmonie de ses vers, constitue une des originalités de Hâféz.

D'autres, avant lui, tels que Sènâÿ, Attâr, etc., avaient fait des ghazèls purement mystiques, d'une indéniable beauté, mais dont le charme est amoindri par une certaine monotonie. Quant à Hâféz, il a suivi la pente de son génie et il s'est trouvé en harmonie parfaite avec ceux de sa race et de son époque, puisqu'il est rapidement devenu populaire [1]. C'est tout ce qu'on peut demander à un poète; mais, vouloir juger un artiste d'un autre temps et d'une autre civilisation, d'après une esthétique qui n'était

d'être irréprochables; mais on ne voit pas ce qu'ils pourraient faire dans le cas actuel, puisque les poètes eux-mêmes ne donnent ni titres, ni dates à leurs ghazèls. Seul, Khosrô de Déhli a réparti ses poèmes en plusieurs livres intitulés : « Œuvres de l'adolescence », « Œuvres de l'âge moyen », etc. *Comme tout système de classification artificielle, l'ordre alphabétique est critiquable, mais il présente aussi des avantages dans la pratique.*

1. *Saadi et Hâféz sont, avec Djèlal-ed-din Roumi, le célèbre auteur du* Mèsnèvi, *les trois poètes les plus populaires et les plus estimés de l'Orient musulman.*

pas la sienne, c'est une prétention aussi bizarre que vaine.

On conçoit facilement que certains Européens ne goûtent pas ce genre et soient déroutés par cette union du spirituel et du profane ; toutefois on suppose que celui qui entreprend la lecture d'un poète oriental, a la compréhension assez large et le jugement assez libre pour apprécier ces éléments divers et cette tendance d'esprit ; autrement, mieux vaudrait s'en tenir à ses lectures habituelles.

Je pourrais me borner à ces remarques, je vais cependant me permettre une petite digression. L'autre jour, en lisant la correspondance de Flaubert, j'ai rencontré ce passage dans une lettre qu'il écrit de Constantinople à son ami L. Bouilhet :

« Le cimetière est une des belles choses de « l'Orient..... point de mur, point de fossé, « point de séparation ni de clôture quelconque. « Ça se trouve à propos de rien dans la cam- « pagne ou dans une ville, tout à coup et par- « tout comme la mort elle-même, à côté de la « vie et sans qu'on y prenne garde [1]. »

1. GUSTAVE FLAUBERT, Correspondance, *Deuxième série (p. 8).*

Réflexions profondes, bien dignes d'un grand artiste tel que Flaubert. On peut dire qu'il en est de même du sentiment du divin. Le rapprochement n'a rien de forcé ; l'idée de la mort et de son propre néant suscitant chez l'homme, par une naturelle antithèse, celle de l'au-delà et de l'infini !

Pour l'esprit enclin au mysticisme, toute émotion gaie ou triste est également capable de produire cet effet. Que le mystique respire le parfum d'une rose, ou qu'il contemple une belle figure, le penchant naturel de son âme le ramène vers l'éternel principe de toute vie et de toute beauté ; qu'on l'appelle Dieu, comme nous l'enseignent les religions révélées, ou « Une Catégorie de l'Idéal », comme le veut la philosophie moderne.

Je pense qu'en mêlant comme ils l'ont fait le spirituel au profane, Hâféz et ses émules se sont conformés à la vérité humaine, autant qu'au sens esthétique.

Quand Féghâni, s'interrompt au milieu de ses préoccupations amoureuses, pour dire : « O « monde, lapide-moi ! car je ne suis pas un « oiseau intelligent, puisque j'ai perdu le souve- « nir de mon nid originel ! » Je trouve que c'est là un cri aussi touchant que naturel, et partant fort beau.

« Qu'elle est agréable la ville de Chirâz, avec « sa situation sans pareille ! O Dieu ! préserve-« la de tout déclin ! »

Ainsi parle Hâféz de sa ville natale, dans un de ses plus jolis ghazèls. C'est aussi à Chirâz que naquit Féghâni [1]. *Son père était coutelier et lui-même paraît avoir d'abord exercé ce métier. Sa vocation poétique s'étant manifestée de bonne*

1. *Pour la biographie très sommaire de Féghâni, qu'on va lire, j'ai eu recours aux ouvrages persans suivants :*

Tohfèh-é-Sâmi, *par Sâm-Mirza.*

Hèft-Eqlîm, *par Emîn-Ahmèd-é-Râzi.*

Mèdjâlés-ol-Mo'ménîn, *par Qâzi Nourollah Chouchtèri.*

Atèchkèdèh, *par Azèr. Je cite ce dernier ouvrage, quoiqu'il ne mérite pas grande confiance, parce qu'il semble avoir une certaine autorité en Europe.*

Enfin le Riâz-ol-Aréfîn *de Réza Qouli-Khan (Hèdâyèt), qui traite des poètes mystiques.*

J'ai aussi profité des travaux des savants européens :

Bland, A century of Ghazals.

Sprenger, Oudh Catalogue.

Rieu, Catalogue of the Persian manuscripts in the British Museum.

heure, il adopta le surnom de Sèkkâki [1] *en souvenir de la profession paternelle. Plus tard, il le changea pour celui de* Féghâni, *sous lequel il est devenu célèbre.*

Il avait le goût des voyages et quitta Chirâz pour se rendre à Tèbriz. Quelques-uns prétendent qu'il fit d'abord un court séjour à Hèrat, en ce temps-là capitale de Soltan-Hoceÿn-Mirza [2] *; mais qu'il y reçut un accueil peu encourageant, les poètes en faveur ayant dénigré le style de ses compositions. Alors, Féghâni, rebuté, serait sorti de cette ville* [3].

1. *Du mot arabe* sèkkâk, *coutelier.*

2. *Soltan-Hoceÿn-Mirza Baïqara, avant-dernier roi de la race de Tèÿmour ; il mourut en 911 (H.) ou 1505 (J.-C.), après un règne de 37 ans. Le fameux Ali-Chîr était son ministre.*

3. *Féghâni est-il allé à Hèrât ? Aucun des livres persans que j'ai pu consulter ne fait mention de ce voyage.*

Cependant MM. Rieu et Bland rapportent la chose ; le premier ne cite aucune autorité, quant à M. Bland, comme il parle un peu plus loin du Tèzkérèh *d'Abou-Tâleb, il se peut qu'il y ait puisé le récit de ce fait, mais je n'ai pas pu vérifier la chose. M. Sprenger en parle d'une façon dubitative et cite Arzoû, qui lui-même*

Ce qui est certain, c'est qu'il alla à Tèbriz, où le sultan Ya'qoub [1] *le reçut avec la plus grande bienveillance et le combla de faveurs. Le jeune souverain lui conféra en outre le titre honorifique de* Bâbâ-i-Cho'arâ, *ou « père des poètes ».*

Après la mort de son protecteur, Bâbâ Féghâni partit pour le Khorâçân et se fixa à Abivèrd ; le poète n'était pas riche, il le dit lui-même dans ces vers : « Féghâni ne possède que « ces chants qui ravivent l'affection ; elle ne « sait pas compter l'argent, la langue habituée à « peser les rimes. »

Le gouverneur de la province, qui se plaisait

n'est pas très explicite à cet égard. D'ailleurs le Tèzkérèh d'Arzoû (Madjmè'on-Nèfâÿés), *ne jouit pas d'une grande autorité, surtout pour la partie biographique.*

1. *Soltan Ya'qoub de la dynastie Aq-Qoÿounloû (du mouton blanc), mort en 896 (H.) ou 1490 (J.-C.) après 13 ans de règne. Le célèbre Djâmi lui a dédié son poème de* Salamân *et* Absâl. *On y lit, entre autres, les vers suivants :*

« Honneur à toi, O Roi, qui à l'époque de la jeu- « nesse as obtenu, comme les vieillards, les avantages « de la pénitence ! »

dans sa société, lui faisait envoyer les provisions nécessaires à sa subsistance.

En dernier lieu, il se rendit à Mèchhèd[1], *où il vécut dans la retraite et la pénitence jusqu'à la fin de ses jours.*

Quelques-uns des biographes de Féghâni[2] *nous parlent de son goût pour le vin, qui, à une certaine époque de sa vie, serait devenu tout à fait immodéré. Jusqu'à quel point ces allégations sont-elles fondées ?*

Une chose est sûre, c'est que notre auteur ne cherche pas à en imposer en se montrant meilleur qu'il n'est et reste toujours absolument sincère. S'il nous exprime les sublimes élans de son âme, il ne nous cache pas non plus ses faiblesses.

1. *Mèchhèd, capitale du Khorâçân, est située près des ruines de l'ancienne ville de Toûs. Elle doit surtout son importance au mausolée de l'Imâm Rézâ, qui occupe le centre de la principale rue. De nombreux pèlerins y viennent continuellement des différentes parties de la Perse.*

M. Sprenger nous dit que lorsque Châh Ismâ'ÿl prit cette ville, Féghâni fit un qacidèh célèbre sur l'Imam Mouça et à la louange du Châh.

2. *MM. Bland et Sprenger, probablement d'après Sâm-Mirza.*

N'est-elle pas touchante cette ironie du poète envers lui-même, lorsque parlant à l'échanson, il dit : — Bois une coupe de vin pour t'étourdir ; car si tu fais si peu de cas de moi, c'est que tu es devenu trop clairvoyant.

Une autre fois, s'exagérant la gravité de ses fautes, il s'écrie : « Il n'y a sous aucun manteau d'homme plus indigne que moi ! [1] »

C'est là de l'humilité ; douce et noble vertu, aussi précieuse aux yeux des soufis [2] que des chrétiens.

Féghâni passa les dernières années de sa vie à composer de fort beaux qacidèhs *en l'honneur des saints particulièrement révérés en Perse. Il mourut à Mèchhèd dans l'année 925 de l'hégire, 1519 (J.-C.), ou, pour employer l'expression de son biographe persan, « il abandonna cette demeure périssable pour le monde « éternel. »*

Qu'il repose en paix dans le sein du grand Tout, le suave poète qui parmi tant de beaux vers, a écrit ceux-ci :

1. *V.* Humilité *(p. 120).*

2. *C'est ainsi qu'on désigne les mystiques dans l'Orient musulman.*

« Cet atôme errant tire aussi son origine du « Soleil ; il est impossible qu'il ne retourne pas « à cette même origine. »

En traduisant ces extraits de Féghâni, je me suis efforcé de reproduire fidèlement le sens de l'original, tout en évitant l'interprétation servile, qui défigure l'expression et rend parfois l'idée inintelligible. Cependant quand la chose a été possible, j'ai traduit littéralement le persan ; il y a ainsi maints passages où le français est presque le mot à mot de l'original.

Les mots placés entre parenthèses sont sous-entendus dans le persan ; il a fallu les ajouter pour compléter le sens. Faisons observer en outre, que chaque alinéa de ce recueil correspond à un distique de Féghâni.

Les ghazèls n'ont pas de titres, mais j'ai cru qu'il était bon d'en donner dans la traduction ; d'abord pour me conformer à l'usage, mais surtout afin d'éclaircir le sens du morceau ; car les distiques d'un ghazèl ne présentent pas toujours une liaison bien évidente, surtout pour le lecteur européen.

Je me suis aussi permis, au hasard de mes lectures et de mes souvenirs, quelques rappro-

chements avec les auteurs français, pour montrer que cette poésie, qu'on traite parfois d'étrange et de rebutante, peut non seulement devenir accessible au public européen, mais offre même de nombreux points de contact avec les productions de ses poètes les plus admirés.

Les livres qui ont servi pour cette traduction sont : d'abord, quatre manuscrits de la Bibliothèque nationale :

1° Divan de Féghâni, *n° 737, supplément persan. Petit volume d'une écriture* nèstè'liq *assez bonne ;*

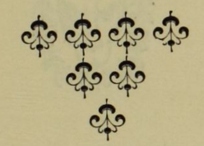
2° Divan de Féghâni, *n° 738, supplément persan. Écriture* nèstè'liq *passable ; plus complet que le précédent ;*

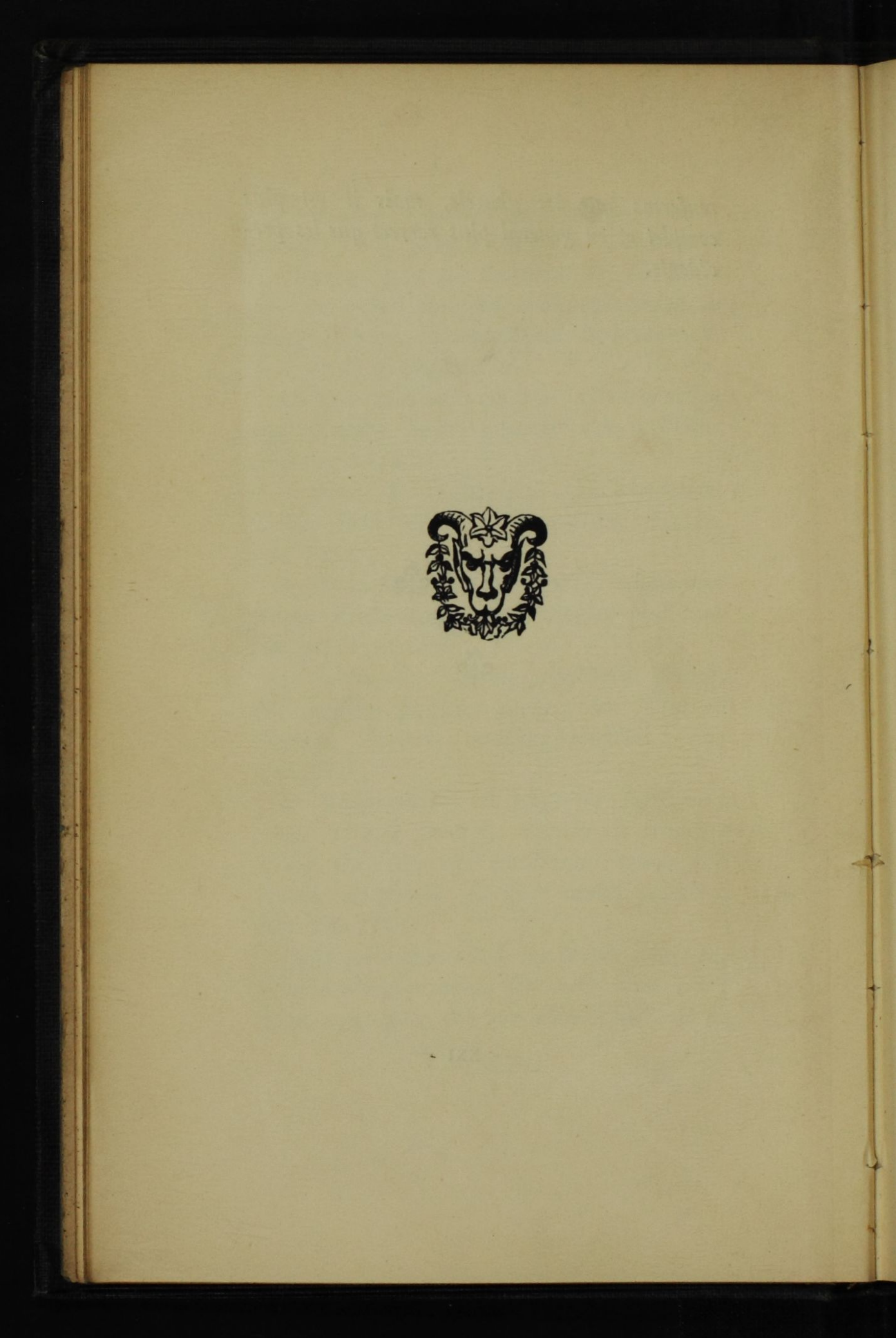
3° Le volume 796 du supplément persan, qui contient plusieurs divans, dont celui de Féghâni. Écriture nèstè'liq *médiocre ; date 978 (H.) ;*

4° Mèdjmoû'èh, *n° 1355 du supplément persan (Fonds Schefer). Recueil de plusieurs divans. On y trouve les qacidèhs de Féghâni et à la suite, ses ghazèls. Écriture* nèskhi *passable ; date 1082 (H.).*

Enfin un manuscrit de ma propre collection, d'une écriture nèstè'liq *fort belle, sans date ; ayant à peu près 300 ans d'ancienneté. Il ne*

renferme que les ghazèls, mais il est plus complet et en général plus correct que les précédents.







LES PERLES

DE LA COURONNE

« Une traduction, pour être bonne, ne se commande pas ; c'est un témoignage de sympathie autant qu'un hommage à l'original » *.

SULLY PRUDHOMME.

LA PÉRENNITÉ DE L'AMOUR

Le jour où ce cœur sera privé de vie et où l'âme aura quitté le corps, chaque partie

* *Testament poétique*, p. 215.

disjointe brûlera de ton amour et moi pareillement [1].

La nuit de l'union [2], le flambeau de ta beauté a fait une apparition. Un rayon différent en est tombé dans chaque assemblée [3].

Si le cœur est privé de vie, et si l'âme est séparée du corps, qu'importe ? Seigneur ! puisse ton amour n'être jamais séparé de mon âme [4].

1. La cendre des cœurs innombrables,
Enfouis, mais brûlants toujours,
Où demeurent inaltérables
Dans la mort d'immortels amours.
SULLY PRUDHOMME, *Sursum Corda.*

E'en from the tomb the voice of nature cries,
E'en in our ashes live their wonted fires.
GRAY, *Elegy.*

2. La nuit de la création, pleine de mystère pour l'homme.

3. Allusion à la multiplicité des religions et des croyances.

4. « Puisse ton amour .. », en persan *dèrd* signifie « mal » (douleur, maladie), mais souvent aussi « mal d'amour », le mot *èchq* (amour) étant sous-entendu ; tel est le cas ici.

NOTRE CŒUR A ÉTÉ BRISÉ...

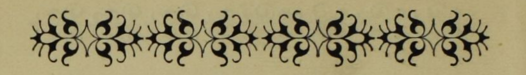
Notre cœur a été brisé, mais notre âme quoique meurtrie est heureuse ; car l'Aimée n'est pas séparée de notre cœur brisé.

Lorsqu'au jour de la résurrection nous lèverons la tête après le sommeil du tombeau, c'est devant le visage de l'Amie que s'ouvriront nos yeux fermés (par la mort) [1].

1. Ces mots : l'*Aimée*, l'*Amie*, etc. désignent, che zles mystiques, la Divinité.

« Je le verrai moi-même, et non un autre, et je le contemplerai de mes propres yeux : cette espérance repose dans mon sein ».

JOB. (Ch. XIX, v. 27.)



TRISTESSE

Il ne se doutait pas de mon sort malheureux et de l'amertume de ma vie, celui qui, (dans ses prières) à Dieu, fit cent fois des vœux pour m'avoir.

Seigneur ! quelle haine me portait donc l'ennemi qui guida mes pas (vers elle) et me fit voir cette tourmentante belle ?

Je serais toujours brisé par les pierres des censeurs, quand bien même le destin repétrissant mon argile, ferait de moi une jarre [1] !

1. Grand vase de terre cuite, qui sert à mettre le vin, le sirop de raisin, le vinaigre ou d'autres liquides.



DÉSESPOIR

Hélas ! que la potion est amère à notre cœur accablé de maux. La mort dans la vie même [1] est le remède qui nous serait salutaire.

1. C'est-à-dire le détachement du monde, le renoncement absolu.

Dans son poème mystique intitulé *Golchèné-Râz*, Cheïkh Mahmoud Chèbéstèri dit :

« Il y a pour l'homme, trois espèces de mort :
« L'une de chaque instant, qui est inhérente à sa
« nature.

« La seconde est la mort volontaire, la troi-
« sième est la mort inévitable ».

(Voir *Gulshan i Raz*, texte persan avec la traduction anglaise par E. H. Whinfield, London, 1880; lignes 654 et 655).

C'est de la seconde forme que veut parler Féghâni, selon la formule bien connue : « Meurs avant que tu sois mort ».

La troisième est la mort corporelle, commune à tous les êtres vivants.

Puisque la fin de toutes les espérances est la désespérance, à quoi bon pour une ou deux coupes de vin, tous nos rires empoisonnés ?

Notre plaisir d'un instant est devenu un tourment éternel [1] ; voilà l'œuvre qu'est en

Concernant le premier genre de mort, M. Whinfield remarque dans sa traduction du *Gulshan i Râz* (p. 65), qu'elle paraît conforme à la doctrine d'Héraclite de l'écoulement de toutes choses (*the flux of all things*).

Une chose qui, à mon avis, mérite d'être signalée, c'est la grande analogie que présente l'idée de cette « mort de chaque instant, qui est une nécessité de la nature de l'homme », avec la théorie moderne du renouvellement ininterrompu des cellules. En effet, la physiologie nous montre que continuellement dans nos tissus et nos organes, des cellules dépérissent et meurent et sont remplacées par d'autres jeunes et actives.

Ainsi, à tout moment, des cellules meurent dans notre corps, tandis que d'autres naissent aussi rapidement ; si bien, qu'au bout de quelques mois, les matières constituantes de notre individu ont été graduellement détruites et remplacées.

1. Et pour expier une heure, il faut l'éternité.

ALF. DE MUSSET, *L'espoir en Dieu*.

train d'accomplir notre excellente destinée !

Sur la croix du supplice, le feu de notre cœur a lancé des flammes ; de là seulement, la haute place que nous avons auprès des hommes à l'âme élevée [1].

1. On saisira mieux la pensée qui est exprimée ici, quand on aura lu les vers suivants :

Toujours en nous parle sans phrase
Un devin du juste et du beau,
C'est le cœur, et dès qu'il s'embrase
Il devient de foyer flambeau.

SULLY PRUDHOMME, *La vertu.*





ASCÉTISME

Jamais nos regards n'ont été souillés par la concupiscence. Cesse de te tourmenter, ô envieux ; quant à nous, nous sommes tranquilles.

Nous avons pansé avec du diamant les plaies de ce cœur brisé ; sur les brûlures de notre poitrine, nous avons broyé du sel.

Nous n'avons qu'un cœur et qu'un visage, que nous soyons bons ou mauvais ; nous n'avons pas couvert d'un enduit trompeur le noir (métal) de notre fausse monnaie [1].

L'eau de l'immortalité est en vue et le

1. Il se trouve que le mot persan *qèlb*, outre le sens que nous avons rendu, à savoir : « faux » (particulièrement la fausse monnaie), signifie aussi « cœur ». On pourrait donc encore traduire :

« Nous n'avons pas artificieusement recouvert « notre cœur noir d'un enduit (brillant). »

Cette figure de rhétorique, où un mot présente un double sens s'appelle *ihâm*.

sceau (du silence) sur notre bouche ! [1] Le miroir est en face, et notre image n'y est pas apparue [2] !

1. Le poète veut dire que l'eau de l'immortalité étant à sa portée, il n'ouvre pas la bouche pour en demander. Comparer à ce vers un passage du *Mantic Uttaïr*, traduit par M. Garcin de Tassy (p. 44) : Le prophète Khézr (Elie) demande à un fou (illuminé) de devenir son ami ; celui-ci refuse en disant : — Tu ne saurais me convenir, car tu as bu à longs traits l'eau de la fontaine de vie et tu es devenu immortel ; tandis que moi, je sacrifie tous les jours ma vie, car je ne peux pas vivre sans la Bien-Aimée (la Divinité). M. Garcin de Tassy semble avoir eu une certaine hésitation en traduisant ce passage ; peut-être à cause de quelque irrégularité du texte.

Et sans s'immoler chaque jour,
On ne conserve point l'union fruitive
Que donne le parfait amour.

L'Imitation, P. Corneille, Liv. III, Ch. XXXVII.

2. Ce vers symbolise le parfait renoncement. Dans une figure d'une hardiesse admirable, le poète nous montre l'ascète devenu à ce point étranger au monde, que son image ne se reflète plus dans le miroir !



MADRIGAL

O jardinier, va ! Car Dieu, de toute éternité, t'a assigné le cyprès à la forme élancée, et à moi sa taille séduisante.

Je me réjouis de voir augmenter de moment en moment, la folie que me causent les boucles de ses cheveux, pareilles à des chaînes [1].

1. Le rapprochement des mots « chaînes » et « folie », a sa raison d'être dans l'usage répandu en Orient, d'enchaîner quelquefois les fous. Cette coutume existait aussi en Europe jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. On sait que c'est à Pinel, médecin de Bicêtre, qu'appartient le mérite d'avoir mis fin à ces pratiques barbares.

> Comme un fou tirant sa chaîne,
> L'eau jette des cris de haine
> Aux durs récifs.
>
> V. Hugo, *La Légende des Siècles.*

Le désir de contempler son sourcil arqué, ne me permet pas de me livrer au spectacle de la nouvelle lune [1].

1. Chacun de ces vers offre une des comparaisons chères aux poètes persans. La comparaison de la taille à un cyprès est classique. Dans le dernier vers, le sourcil est assimilé au croissant de la nouvelle lune.





DÉCEPTION

De la moisson du Ciel je n'ai pas récolté un épi. Comment n'aurais-je pas le cœur fendu (comme) par une faucille [1] ?

Je souhaitais un ami, mais comme j'ai connu l'injustice, maintenant ma propre ombre me remplit d'épouvante.

1. On a ici un exemple de la figure de rhétorique appelée *moraât-é-nèzîr.*

Des mots présentant quelque analogie : moisson, récolte, épi, faucille, se trouvent réunis dans le même distique.

Ce genre de rapprochement n'est peut-être pas conforme au goût européen, mais il plaît aux Orientaux ; à la condition toutefois, que la chose vienne sans effort apparent, naturellement et comme par surcroît. Les bons poètes tels que Hâféz, Féghâni, Saadi, etc., n'en usent que sobrement.



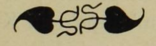
NI L'AIR DU JARDIN...

Ni l'air du jardin ne nous convient, ni les bords des champs ensemencés ; partout où tu te trouves, c'est là qu'est pour nous le paradis.

Le nuage de la miséricorde n'a pas atteint notre fleur flétrie [1]. Quel bien y a-t-il à espérer d'une nature comme la nôtre ?

1. The quality of mercy is not strain'd ;
It droppeth as the gentle rain from heaven
Upon the place beneath.

SHAKESPEARE, *Merchant of Venice*.





CONFIDENCES

J'avais beaucoup d'espérances dans mon cœur ; mais lorsqu'il vit ton visage, il se perdit et ne me fut plus d'aucune utilité.

Ce serait merveille si je ne m'en allais pas du milieu (des hommes), car hier Mèdjnoûn m'est apparu en rêve et m'a pris dans ses bras [1].

1. *Mèdjnoûn*, c'est-à-dire le fou, surnom d'un amant célèbre. Il se nommait Qéÿs Améri, ou l'Amérite. Contrarié dans son amour pour Leÿla, il perdit la raison et s'enfuit dans le désert, où il vécut avec les animaux sauvages.

La légende, qui est d'origine arabe, a fait le sujet de nombreux poèmes ; le premier en date est celui de Nézâmi ; après lui Khosrô de Dehli a traité le même sujet ; puis Djâmi, Hâtéfi et ensuite Mèktèbi (de Chiraz), sans parler des poètes plus récents.

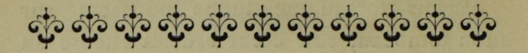
Parfois lorsqu'une tulipe poussera sur mon tombeau, son cœur brûlera encore du feu de ton amour [1].

Le poème de Mèktèbi est celui qu'on prise le plus en Perse.

Le livre de Nézâmi a été traduit en anglais par M. J. Atkinson (1836) et celui de Djâmi, en français par M. Chézy (1807).

1. La tulipe sauvage a la corolle (ou plus exactement le périanthe) rouge, avec une tache noire au cœur de la fleur. C'est cette tache que le poète assimile à une brûlure.





NOTRE CŒUR

Dans les dévotions et les plaisirs notre cœur reste (toujours) constant. Partout où va la bien-aimée, notre cœur est avec elle.

Beaucoup d'hommes d'élite le regardent avec estime, bien qu'entre tes mains il se trouve dédaigné.

Chaque parcelle de ce cœur noirci (par le chagrin) est un joyau unique. Ah ! épargne-le [1], ne le brûle pas ; car c'est un cœur agissant que le nôtre [2] !

1. Et puis voici mon cœur, qui ne bat que pour vous,
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches.
PAUL VERLAINE, *Green*.

2. La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?
RACINE, *Athalie*, Acte I, Scène 1.

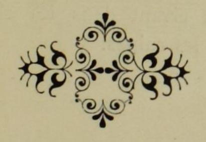


ABNÉGATION

J'ai frappé à la porte des gens ivres, pour mettre en évidence l'état des hommes sensés. J'ai caché mon mérite, pour faire ressortir la valeur des amis.

Il serait à souhaiter que le Ciel dévoilât nos actions ; afin de mettre au jour la richesse [1] des gens vertueux auprès de celle des buveurs.

1. La richesse morale ou les bonnes œuvres. Allusion ironique aux prêtres et aux gens hypocrites, qui cachent un cœur dépravé sous les dehors de la vertu.



AMOUR ET FOLIE

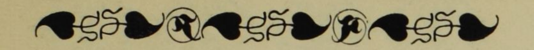
Je suis écœuré des réunions de plaisir, il me faut un séjour désolé. Je suis un amant privé de raison, il me faut un lieu en ruines [1].

Par la grâce de l'amour et de la folie, me voici délivré des entraves de la sagesse ; maintenant pour compagnon, c'est un insensé qui me conviendrait.

Sans la conversation d'une belle aux douces lèvres, l'existence pour moi est amère. Mon cœur est las de la vie ; je voudrais un objet plus cher que la vie !

1. Dans les poèmes persans, quand il est question d'un fou, on le représente le plus souvent soit enchaîné, soit errant dans les champs, ou se cachant parmi les ruines.





UN SOUHAIT

Tu donnes la vie éternelle, il n'est pas surprenant que tu possèdes ce pouvoir. Avec un seul regard tu fais mourir [1] ; cela aussi n'est pas étonnant de ta part.

Pour moi qui suis consumé (par l'amour), me livrer à l'insouciance et aux plaisirs serait bizarre. Mais toi, ah ! vis heureuse ; car de ta part, un cœur joyeux n'a rien d'étrange [2].

1. Alfred de Musset a développé la même pensée dans les vers suivants :

> Oui, deux mots, le silence même,
> Un regard distrait ou moqueur,
> Peuvent donner à qui vous aime
> Un coup de poignard dans le cœur.
>
> POÉSIES NOUVELLES, *A Mlle ****.

2. Le passage suivant de V. Hugo a beaucoup d'analogie avec ces vers de Féghâni :

> Quoi ! déjà tout est sombre et fatal dans ma vie !
> J'ai dû t'aimer, je dois te fuir !
> Vis heureuse, ô ma jeune amie,
> Jouis en paix de tes beaux jours...
>
> ODES ET BALLADES, *Premier Soupir*.



RENONCEMENT

O toi, qui ne te consumes qu'en vains désirs, tant que tu n'atteindras pas un cœur brûlant, ton œuvre restera inachevée !

Un amoureux ne distingue pas le blanc du noir. Ce que je dis là, s'applique au roi comme à l'esclave.

Mèdjnoûn n'ira pas plus loin que la porte de la maison de Léÿla ; comment le fou reconnaîtrait-il le chemin de la *Kaaba* [1] ?

1. La *Kaaba*, le temple de la Mecque. Allusion à un épisode de la légende de Mèdjnoûn. (Voir les poèmes de Nézâmi et de Mèktèbi).

Le père de Mèdjoûn n'ayant pu obtenir la main de Léÿla pour son fils, après avoir inutilement essayé de le guérir de son amour, entreprend le pèlerinage de la Mecque et emmène Mèdjnoûn avec l'espérance de le voir enfin délivré de sa malheureuse passion. Mais lorsque la caravane

O derviche ! quand tu parviendras à la source de l'Unité, le commerce des autres hommes ne te sera plus permis.

vient à passer près du campement de la tribu de Léÿla, Mèdjnoûn se jette à bas de sa monture et frottant son visage sur le sol, dit en pleurant : — C'est ici qu'est ma *Kaaba*, c'est cette contrée que mon âme désire ; quelle joie puis-je attendre de l'autre Kaaba qui m'éloignera de l'habitation de Léÿla ?





AMOUR MYSTIQUE

Parmi toutes les images belles et attrayantes qu'il y a dans le parterre, s'il s'en trouve une seule de comparable à l'Amie, puissent des épines me crever les yeux !

Cent fois j'entre dans le jardin et j'en ressors, et dans mon trouble je ne sais pas si le rosier est en fleurs.

Quel avantage retire le rossignol du spectacle de la rose qui ne dure que quelques jours ? Si je compte (bien), les douleurs de la privation sont pour lui cent fois plus considérables.

Le palais des Khosroès est changé en boue, la terre a englouti la couronne ornée de joyaux [1] ; (mais) les noms des amants sont

1. La terre a vu passer leur empire et leur trône ;
On ne sait en quel lieu florissait Babylone.

VOLTAIRE, *La Vanité.*

Les Khosroès ou Chosroès, les anciens rois de Perse, comme on dit les Césars.

toujours sur les portes et les murailles [1] !

Si pour connaître la vérité divine, on doit renoncer à sa propre existence, il y a bien

Le mot *Késra* désigne plus particulièrement Khosroès Ier ou le Grand, (surnommé Anouchirevân), souverain de la dynastie Sassanide, qui a régné de 531 à 579 de J. C. Ce monarque, que Malcolm appelle le plus grand prince de l'Asie, eut un règne brillant et glorieux. (V. Malcolm, *Histoire de la Perse*, trad. française, t. I, p. 199.)

Quant au palais dont il est ici question (Tâqé-Késra, en persan), il se trouvait à Madaïn, capitale des rois Sassanides.

Madaïn ou Ctésiphon était situé sur la rive orientale du Tigre. D'après les historiens persans, cette ville aurait été fondée par Ardéchir fils de Bâbèk ; depuis, elle fut plusieurs fois détruite et réédifiée. (Voir aussi *Dictionnaire géographique de la Perse*, par M. Barbier de Meynard.)

1. Je pense qu'il est fait ici allusion aux amants célèbres, qui se sont immortalisés par la grandeur de leur passion. Comme *Vâméq*, l'amoureux d'*Azrâ* (la vierge) ; *Râmîn*, l'amant de la séduisante *Véÿça ;* le sculpteur Fèrhâd et Mèdjnoûn, le fou par amour. Ces derniers sont les plus populaires. V. pour Fèrhâd, p. 41 (note) et p. 51 (n. 2) ; pour Mèdjnoûn, p. 14 (note) et p. 20 (note).

des hommes dans la taverne qui remplissent cette condition.

La disposition à l'indépendance et au renoncement ne peut s'acquérir à prix d'or; O riche! ce n'est pas là une denrée qu'on trouve sur le marché.



LES MALVEILLANTS

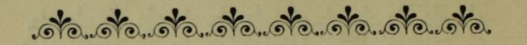
Ne sois pas négligent dans ta conduite, O buveur de la taverne ! C'est-à-dire, fais attention, car les médisants sont attentifs.

Cent desseins viennent à bien et personne n'y porte un regard ; mais s'il survient une erreur, les yeux de tous se fixent dessus,

Que si on ne reconnaît pas la valeur de notre cœur, en quoi sommes-nous coupables ? La faute en est aux gens à la vue imparfaite.

Médire de moi est le (seul) talent des envieux et des méchants. Grâces (à Dieu) cent fois, que mes défauts soient (devenus) un mérite pour les hommes dénués de mérite [1] !

1. Le poète rend grâces au ciel en voyant que des gens, qui jusque là étaient dépourvus de tout talent, sont arrivés à se créer une raison d'être et en quelque sorte un mérite, en censurant ses actions.



AMOUR MYSTIQUE

Je suis ivre, (car) s'il n'y a pas de vin, le rubis des lèvres de l'Aimée est là ; qu'importe que je n'aie point de vin amer, puisqu'il y a le doux breuvage de sa présence ?

Si, sans qu'on lui en demande, notre échanson ne donne pas une gorgée (de vin), comment auraient-ils la force de parler ceux dont les lèvres sont desséchées par la soif ?

L'aube de la réunion a paru ; les roses de mon bonheur se sont épanouies ; mais on ne m'a pas permis d'en cueillir ; il m'en est resté (comme) une épine dans le cœur.

Si le jardinier ne m'accorde pas la liberté de me promener sur la pelouse, pour moi, qui me contente d'un buisson épineux, l'ombre de la muraille suffira.

Ce à quoi mon cœur aspire est au delà des couleurs et des parfums ; car pour des roses jaunes ou rouges, il y en a dans tous les jardins.



DÉTACHEMENT

Je suis celui qui n'a jamais projeté d'aller au banquet de personne, et la place des autres n'a pas été resserrée par mon voisinage [1].

C'est tout de même une pureté (de conduite) que par l'effet de notre familiarité, le miroir des compagnons n'ait pas été terni [2].

1. Ne dirait-on pas que c'est là une réponse aux beaux vers de M. Sully Prudhomme :

L'homme à qui son pain blanc maudit des populaces
Pèse comme un remords des misères d'autrui,
A l'inégal banquet où se serrent les places
N'élargira jamais la sienne autour de lui !

Les vaines tendresses, *Vœu.*

2. C'est-à-dire : nous n'avons pas troublé l'esprit de nos amis et ne les avons pas ennuyés par notre fréquentation.

Le vers suivant de Victor Hugo n'est pas sans quelque analogie avec celui de notre poète :

Sur ce miroir terni qu'on nomme face humaine.

Marion Delorme.

Maintes fois le printemps est venu et la saison des roses s'est écoulée, tandis que dans la coupe de la joie, je n'avais pas de vin couleur de rose.

Prends garde (toutefois) et ne jette pas ainsi brusquement le voile de ta face, car le cœur de l'homme n'est pas fait de pierre !





CHOSES DU PASSÉ

O mon cœur, allons, la saison de l'ivresse est *passée* ! le temps de la joie et des libations est *passé !*

A quoi bon faire des récits sur l'eau de la vie à un désespéré, qui par-dessus l'existence a *passé* [1] ?

1. « L'eau de la vie » ou eau de l'immortalité, dont la source, d'après la légende orientale, est située au delà du monde connu, dans la région ténébreuse.

Le prophète *Khèzr* (Elie) en but abondamment, mais Alexandre le Grand, qui avait entrepris une expédition à la recherche de la fontaine miraculeuse, ne put y parvenir malgré tous ses efforts. Cet épisode est rapporté par Nézâmi, qui en donne un récit détaillé dans son poème sur Alexandre intitulé *Eskèndèr-Nâmèh,* ainsi que par les autres poètes qui ont composé des ouvrages sur le même sujet, tels que Khosrô de Déhli et Djâmi.

Élève-moi si tu veux, ou abaisse-moi si cela te plaît ; pour moi l'élévation et l'abaissement sont choses du *passé !*

Tu es dans l'idée que tu n'as pas brisé mon cœur ! Quand cela serait ; comme c'est toi qui l'as brisé, c'est *passé !*

Oh ! assieds-toi un moment et compte pour néant le reste de ma vie. Ces quelques instants, tandis que tu reposes seront *passés*.



MYSTICISME

Tu es le but des deux mondes, c'est tout ce qu'a reconnu la sagesse. Celui qui a su voir Dieu, au milieu (des choses), a compris cela.

Le regard de l'Echanson [1] a ravi l'amou-

1. Il s'agit ici de la Divinité, « L'échanson éternel. » (V. infr. p. 129).

La même expression se trouve chez Khèyyam et d'autres.

Mohammèd ben Yahya Lahédji, dans son commentaire du *Golchènè-Râz*, exprime une idée qui a beaucoup d'analogie avec ce vers et dont voici le résumé :

« L'échanson éternel a versé dans la coupe du « non-être ou néant, le vin de l'existence réelle et « nécessaire et l'a remplie de l'illusion de l'amour « et de la vie. »

reux à tel point, qu'il a bu le vin amer et s'est imaginé que c'était du miel.

Il est parvenu au rang d'honneur le buveur reconnaissant, qui estime le sable du désert à l'égal du rubis couleur de feu [1].

Celui qui a adopté la manière de vivre des pauvres voyageurs errants, voit du même œil, dans sa magnanimité, l'eau de la vie ou un peu de terre [2].

La foudre des accidents n'a pas incendié la moisson du riche qui a su faire cas des indigents réduits à glaner.

Admire l'erreur du dévot qui, en un moment, a brisé comme verre un millier de cœurs et qui néanmoins se croit parfaitement pieux !

Il peut bien donner le sceau de Soleÿmân

1. « Le buveur » c'est le *soufi* (mystique), qui boit le vin de l'amour divin et de l'extase. Délivré du monde des contingences et des phénomènes, il ne fait pas de différence entre un grain de sable et une pierre précieuse !

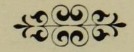
2. Suite de la même idée : Le mystique avancé dans la voie de la vérité (*Tariqèt*), ne fait plus aucun cas de l'eau de la vie. Pour ce mot v. p. 9 (n. 1) et 29 (note).

à Ahrémèn [1], tout homme qui attribue le bien et le mal des actes à l'anneau [2].

1. « Le sceau de Soleÿmân ». La légende rapporte que c'était un anneau doué de vertus surnaturelles. Par son pouvoir Salomon commandait aux génies, aux bêtes sauvages et à toutes les créatures. Un jour, un démon déroba le talisman et dépouilla ainsi de sa royauté Salomon qui, privé de toute autorité, fut réduit à une vie errante et obscure. Mais après quarante jours, ayant recouvré le précieux anneau, il rentra en possession de son trône.

D'une manière métaphorique, le sceau de Salomon au pouvoir d'Ahrémèn, signifie une charge ou une fonction importante tombée dans des mains indignes.

2. C'est-à-dire tout homme qui au lieu de juger les actes d'après leur valeur propre, se laisse éblouir par les titres et les dignités de ceux qui les commettent.





ATTRACTION

Tant qu'il n'y a pas une attirance, on ne peut pas offrir sa vie ; il est difficile de monter de son propre mouvement sur l'échafaud !

C'est du disque solaire que la lune tire sa clarté ; pareil acte n'est guère possible avec les atômes lumineux [1].

O Féghâni, éprouve ton cœur, et ensuite pratique l'amour. Entrer tout d'un coup dans cet océan est malaisé !

1. « Les atômes lumineux », les grains de poussière qu'on voit voltiger dans un rayon de soleil.





NE BOIS PAS BEAUCOUP DE VIN...

Ne bois pas beaucoup de vin, quand bien même Khézr te servirait d'échanson ; car, ce qui ce soir est l'eau de la vie, demain sera du feu [1] !

1. Il règne une grande incertitude au sujet de la personnalité de *Khézr*, le prophète qui, selon la légende orientale, s'est rendu immortel en buvant de l'eau de la fontaine de vie. V. sup. p. 9 (n. 1) et p. 29 (note).

Pour les uns, *Khézr* serait Elie, d'autres voient en lui Elisée, Saint Georges, ou Pinchas fils d'Eléazar.

Enfin quelques-uns prétendent qu'il était ministre et commandant d'armée d'un ancien roi de Perse nommé Kéïqobâd ou Eskèndèr.

Dans sa traduction des « Quatrains de Khéyam » (p. 71), M. Nicolas reproche aux historiens orien-

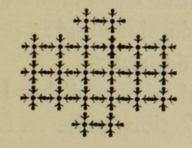
L'homme de cœur répand les bienfaits, après la mort comme de son vivant. Le rosier

taux de confondre Khézr avec Elie, tandis que c'était « un prophète du temps de Kèy-Kobad ». Un peu plus loin, à propos du quatrain 246, M. Nicolas remarque qu'Elias est le même que Khézr, quoiqu'il soit confondu par les uns avec Elie, etc. Puis dans la traduction du quatrain 449, où les mots *Khézr* et *Elias* surviennent tous les deux, nous voyons le premier rendu par Elie et le second par Saint Georges ! De sorte qu'après ces interprétations successives et contradictoires, nous nous retrouvons au même point qu'avant et encore plus perplexes sur l'identité du mystérieux personnage.

Comme je n'ai aucune donnée nouvelle pour résoudre ce problème, je me conforme à l'opinion la plus accréditée d'après laquelle Khézr serait le prophète Elie. Qu'il me soit permis, toutefois, de faire une remarque concernant Elias, dont le nom est le même en persan. Il me semble que ce personnage est tout à fait distinct de Khézr et même, d'après certaines traditions, il serait l'oncle paternel de celui-ci. Une légende assez répandue et que Nézâmi rapporte dans son *Eskèndèr-Namèh*, prétend que Khézr, lorsqu'il trouva la fontaine de l'immortalité, n'était pas seul ; mais qu'Elias

desséché peut faire du feu dans la saison des frimas.

l'accompagnait. Le quatrain de Khèyam (449), mentionné plus haut, montre aussi qu'il s'agit bien de deux personnes différentes.





LE MONDE

Pendant deux semaines que tu es l'hôte de cette demeure transitoire, si tu trouves une gorgée de vin (même) trouble, bois-la et ne t'irrite pas [1].

Le monde est une idole, qui, lorsque tu as voué ton cœur à son amour, te tourmente et t'opprime de plus en plus avec ses artifices et ses fausses douceurs.

Celui à qui elle a d'abord jeté l'orange en signe d'affection [2], elle en fait (ensuite) la

1. « Pendant deux semaines », expression persane signifiant un laps de temps fort court. On dit aussi « cinq jours ».

2. Dans les contes orientaux, il est souvent question de dames et de princesses qui jettent une orange à l'époux de leur choix, pour lui faire entendre qu'il est agréé.

Un usage analogue existait en Perse jusqu'à une époque assez récente. Divers auteurs en par-

cible des pierres de sa cruauté, et non son confident intime.

Le lasso des événements est un piège qui te guette au passage, avec ses mille boucles, et dans chaque boucle mille replis !

lent, Malcolm, entre autres, dit que, le jour où la mariée est conduite chez son époux, celui-ci monte à cheval et va au devant de la cavalcade, accompagné de ses amis, et lorsqu'il est assez près de la mariée, il lui jette avec force une pomme ou une orange qu'il tient à la main. (Voir Malcolm, *Hist. de la Perse*, T. IV, p. 431.)

Pierre Matthieu, dans un de ses quatrains, compare aussi le monde à une coquette capricieuse et volage :

Le monde est de l'humeur d'une belle maîtresse,
Qui fait plus de jaloux qu'elle ne fait d'amis :
Elle dédaigne l'un et l'autre elle caresse,
Et ne tient jamais rien de ce qu'elle a promis.

LES QUATRAINS DE P. MATTHIEU.



AFFECTION

Ceux qui sont dans tes liens gardent le silence sur le souvenir d'autrui. Dans l'esprit que tu occupes, les autres sont oubliés.

Quel plaisir est-il au monde de meilleur que celui de deux personnes qui, pendant quelques instants, boivent une (coupe de vin) en l'honneur de leur amitié ?





L'AMOUR NE LAISSE PAS PERDRE...

L'amour ne laisse pas perdre les peines des hommes d'élite ; écoute tous les récits qu'on a composés sur la passion d'un Koûh-Kèn [1].

1. *Koûh-Kèn* « Creuseur de montagne », surnom de Fèrhâd, l'amant malheureux de Chirîn.

Dans sa traduction du *Mantic Uttaïr,* M. Garcin de Tassy (p. 240, note 1) traduit *Koûh-Kèn* par « tranche-montagne », interprétation, qui n'est guère satisfaisante, car elle ne rend pas exactement le sens du persan ; puis cette expression signifie en français « fanfaron », terme qui ne convient guère à Fèrhâd, le prototype de l'amant fidèle et sacrifié.

Quant à son histoire, elle forme un épisode des amours de *Khosrô* et *Chirîn.*

Nous la résumons en quelques lignes, d'après le poème de Nézâmi, le premier et le plus beau qui ait été fait sur ce sujet :

La belle Chirîn, l'amante du roi Sassanide

En réalité l'amant et l'aimée sont d'une même essence ; (mais) les gens futiles ont imaginé des Idoles et des Brahmanes.

Khosrô-Pèrvîz (590-628 de J. C)., avait une prédilection particulière pour le laitage, à tel point que : « S'il se trouvait devant elle cent espèces de sucreries, elle ne se nourrissait que de lait de jument et de brebis. » (Nézâmi.)

Or, elle habitait une vallée toute couverte de lauriers-roses. Par crainte de cette plante, dont les feuilles sont vénéneuses, on ne pouvait laisser les troupeaux approcher de ce lieu. Chirîn eut donc l'idée de faire construire un canal en pierre, pour amener le lait de l'endroit où se trouvaient ses troupeaux. On lui indiqua Fèrhâd, ingénieur et sculpteur habile, comme le seul homme capable d'exécuter le travail projeté. Elle fait venir celui-ci, on devine ce qui se passe ; ébloui par la prestigieuse beauté de la dame, le pauvre artiste en devient follement amoureux. Cependant il se met à l'œuvre. En un mois, il a creusé un canal dans le roc vif et un ruisseau de lait coule depuis les pâturages jusqu'à la porte du château.

Mais le roi informé de tout ceci, en conçoit naturellement un grand déplaisir et pour se défaire d'un rival gênant, il le charge d'exécuter des travaux formidables.

— Creuse, dit-il au sculpteur, les rochers de Bistoûn (pour ce mot v. p. 51, note 2) et ouvre une large route à travers la montagne; Chirîn sera le prix de ton labeur.

Le monarque pensait que Fèrhâd userait sa vie sur cette tâche impossible; il ne se doutait guère de l'habileté de notre héros et de la vaillance de son amour.

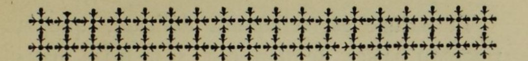
Un jour on vint lui dire que le travail avançait rapidement et que bientôt il serait terminé. Khosrô fut aussi vexé que surpris de ce rapport, car il n'avait fait sa promesse qu'à contre-cœur et ne se souciait nullement de la tenir. C'est alors que, prêtant l'oreille à de perfides conseils, il résolut de faire périr Fèrhâd par un stratagème. Il lui dépêcha un misérable qui, avec une feinte tristesse, lui annonça que Chirîn avait cessé de vivre. A cette affreuse nouvelle, le pauvre amant, qui se voyait près d'atteindre le but tant souhaité, fut saisi d'une telle douleur que poussant un soupir désespéré, il mourut sur-le-champ.

On annonça la catastrophe à sa bien-aimée; plus généreuse que l'amante du jeune malade chanté par Millevoye, Chirîn *vint* à Bistoûn et fit ensevelir Fèrhâd, non sans verser d'abondantes larmes sur son triste sort; puis elle lui éleva un beau mausolée.

Quant à Khosrô, on dit qu'il se repentit de son manque de foi et qu'à partir de ce jour il fut con-

tinuellement hanté par de sombres pensées. Ces fâcheux pressentiments ne tardèrent pas bien longtemps à se réaliser, car ce prince eut une fin lamentable et tragique.





LES BAISERS

Tu es cette rose aux pieds de laquelle la lune du firmament baise la terre. Les Anges descendent du « Sédrèh » pour te baiser au front [1].

1. Le *Sédrèh* ou *Sédrèt-ol-montèhâ*, est le Lotus de la limite. Il est situé à l'extrême limite du septième ciel. Les anges ne peuvent aller au delà. L'archange Gabriel lui-même ne le dépasse jamais, n'osant approcher davantage de la présence Divine.

Dans l'éloge du Prophète qu'il est d'usage de mettre en tête de chaque poème, il est souvent fait allusion à cette circonstance. Ainsi dans le *Boustan* de Saadi, nous lisons que lors de l'ascension du Prophète, l'Ange Gabriel qui l'accompagnait, s'arrêta sous le lotus en disant :

« Si je montais plus haut, même de la valeur
« d'un cheveu, l'éclat de la vision divine brûlerait
« mes ailes. »

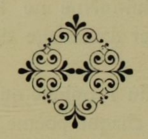
Ta nature est tellement délicate, que la trace du baiser demeurerait, si la brise matinale caressait ton corps pareil au jasmin [1] !

(*Le Boustan*, trad. par M. B. de Meynard, p. 6.)

L'ange Gabriel faisant de ce point son séjour habituel, est souvent qualifié par les poètes d'« Oiseau du lotus ».

1. Baise sa main sans la presser
Comme un lis facile à blesser.

SULLY PRUDHOMME, *Silence*.





UNE BEAUTÉ

Celle qui pour les autres met des frisures à ses cheveux, quand elle passe auprès de moi, met des plis à son front [1].

Je viens de voir une personne au visage de *pèri*, telle, que Soléÿmân arrivant devant l'endroit où elle trône, lui jetterait aussitôt son anneau [2].

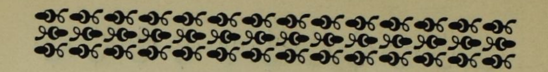
Dans l'orgueil de sa beauté, semblable au cyprès, elle porte la tête au ciel, tandis qu'elle sème à terre les graines de l'affection.

1. En fronçant les sourcils.

2. L'anneau étant l'emblème de la souveraineté, cela signifie que Soleÿmân (Salomon) la proclamerait reine.

L'anneau de Salomon était en outre doué de propriétés magiques. V. sup. p. 33 (n. 1).

Le mot *pèri* signifie fée; l'anglais *fairy* est presque identique.



LES BELLES

Les belles de la ville qui lèvent tribut à la manière des (conquérants) turcs, veulent la tête de chacun, lors même qu'elles ne réclament que sa couronne [1].

Le cœur des gens de notre époque est plein des maux de l'amour, à tel point, que les médecins (même) demandent des remèdes !

Il ne reste plus d'eau dans mon cœur [2] et

1. Le poète compare les belles à certains envahisseurs asiatiques, qui invitent les princes ou gouverneurs à se soumettre, en leur promettant la vie, et qui ensuite les font périr.

2. Littéralement « dans mon foie », c'est-à-dire : la source de mes larmes est tarie. Certains traducteurs s'étonnent de voir souvent employer en persan le mot *foie* comme synonyme de *cœur*. Mais il paraît qu'une confusion du même genre existait dans le vieux français. (Voir *Histoire des expressions populaires relatives à l'anatomie, etc.*, par Ed. Brissaud,

ces belles aux yeux noirs exigent encore un impôt de ce village en ruines [1] !

G. Chamerot, Paris, 1888.) Voici une citation, prise entre plusieurs, qu'on trouve dans cet ouvrage (p. 57 et 58) :

« On rit par la rate, on se courrouce par le fiel, *on aime par le foie.* » (TRIOMPHE DE LA NOBLE DAME.)

1. « Un village ruiné ne doit point d'impôt » est un adage qui a cours en Perse.

Réclamer des contributions en pareil cas est donc un procédé cruel et très digne de ces conquérants barbares, qui, après avoir dépouillé les gens de leurs biens, les privent aussi de la vie !

La pensée qui a inspiré ces vers, se retrouve, avec un accent plus âpre, dans ce passage de Verlaine :

O la Femme ! prudent, sage, calme ennemi,
N'exagérant jamais ta victoire à demi,
Tuant tous les blessés, pillant tout le butin,
Et répandant le fer et la flamme au lointain.

PAUL VERLAINE, *Amour.*

AUTOMNE

Maintenant que le vent d'automne a étendu un tapis couleur d'hyacinthe, heureux celui qui vide la coupe, assis dans les rangs des buveurs [1].

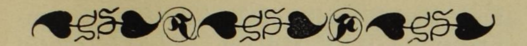
L'automne était instruit de la venue de ce cavalier et c'est pour l'honorer qu'il a jonché son chemin de feuilles d'or !

1. On désigne par le nom d'hyacinthe différentes espèces de gemmes présentant une diversité de nuances, depuis le jaune orangé jusqu'au brun.

La variété rouge, ou rouge orangé, est un grenat essonite ; celle de couleur plus claire (hyacinthe jargon), est un zircon.

L'espèce la plus recherchée, *l'hyacinthe orientale*, est un corindon, d'un jaune tirant sur le rouge, qui vient de Ceylan.





LES OBSTACLES

Ouvre les lèvres, car tout ce que tu prescriras je m'y conformerai. Tes ordres sont de ceux qu'on peut écouter avec les oreilles de la soumission.

Les belles n'adressent pas de douces paroles aux amoureux, et si même elles le faisaient, comment leur serait-il possible de les entendre [1] ?

Bien des années ont passé depuis que les gémissements de Fèrhâd se sont éteints, (mais) à Bistoûn on en peut encore percevoir l'écho [2] !

1. A cause des obstacles divers, tels que l'opposition des parents, la malveillance des rivaux, etc.

2. *Bistoûn* est situé au nord de Kermanchâh, à cinq ou six milles environ de cette ville. C'est un rocher élevé et fort escarpé, sur le côté duquel on voit des sculptures représentant des figures gigantesques. Les Persans attribuent à Fèrhâd ces sculp-

tures, ainsi que celles de *Tâqé-Bostân* qui se trouvent près de là. (V. Malcolm, *Histoire de la Perse*, T. I, p. 379 et 164.)

Pour une description précise et scientifique de Bistoûn, voyez J. de Morgan, *Mission en Perse.* (T. IV, première partie, ch. VIII.)

Nous avons raconté l'histoire de Fèrhâd et sa mort d'après Nézâmi. V. sup. p. 41 (note.) Dans son poème de *Khosrô* et *Chirîn*, Hâtéfi en fait un récit à peu près semblable. D'après une autre version adoptée par le poète Khosrô de Déhli, dans l'ouvrage qu'il a composé sur le même sujet, le sculpteur quand il apprit la fausse nouvelle de la mort de Chirîn, se suicida en se précipitant sur les rochers, contre lesquels il se brisa la tête. (V. aussi Malcolm, *Hist. de la Perse*, T. I, p. 238.)

Il existe enfin une autre légende qui prétend que Fèrhâd aurait péri par le poison. Féghâni lui-même y fait allusion dans ces vers :

« Il est permis de dire qu'on ne pourrait trouver « dans cent coupes de poison, autant d'amertume « que Fèrhâd en a rencontrée dans une poignée de *halvâ* » (espèce de sucrerie).



UN MESSAGE MÊME AMER...

Un message, (même) amer, venant de la personne aimée, est une véritable faveur ; bien heureux le captif qui a reçu un tel message.

Ne te mets pas en peine d'une bonne renommée, car le religieux de la ville a souffert mille reproches de chacun, à cause de sa réputation.

L'oiseau de la cage ne désire plus voir le jardin, depuis qu'il a appris la situation des infortunés pris au piège.





ASPIRATION

Jusqu'à quand fera-t-on des recherches et l'objet cherché manquera-t-il ? Combien verserai-je des larmes de sang, et la vue de l'être aimé me fera-t-elle défaut ?

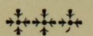
Si tu as conservé purs tes yeux et ton cœur, rien ne restera voilé à tes regards purs [1].

1. Ces vers sont essentiellement mystiques ; la seconde partie est apparemment une réponse à la plainte du poète.

On trouve dans *l'Imitation* traduite et paraphrasée par Pierre Corneille, ce passage, qui renferme une idée semblable à celle exprimée par notre poète :

Au cœur bien net et pur l'âme prête des yeux
Qui pénètrent l'enfer et percent jusqu'aux cieux.

(*L'Imitation,* Liv. II, Ch. IV).





SACRIFICE

Dans les occasions où les amis offrent des coupes d'or, ceux qui habitent près de la rue de la Bien-Aimée [1], offrent leurs têtes.

Au lieu de vin couleur d'hyacinthe et de cordial de rubis, ils prennent (pour eux) le poison et donnent les douceurs aux créatures de Dieu [2].

1. Cette expression désigne les hommes qui ne s'écartent pas de la voie spirituelle, c'est-à-dire les mystiques.

2. « Cordial de rubis », il est dit dans le *Zèkhirèh-Kharèzmchâhi* (Encyclopédie des sciences médicales, très estimée), que le rubis a la propriété de réjouir et de fortifier le cœur. L'auteur, Ismaÿl Djordjâni, remarque que cet effet ne paraît pas être dû à la nature intime et à la composition

Quoique je n'aie qu'une vertu et cent milliers de défauts, il ne serait pas surprenant

de la pierre, mais que c'est une propriété spéciale comparable à celle de l'aimant ; car il est évident, dit-il, que la substance ne se dissout pas et n'est pas absorbée. Il ajoute que le rubis manifeste cet effet particulier sous l'influence de la chaleur du corps, comme l'ambre qui étant frotté attire un brin de paille. « C'est pourquoi on a dit que le « rubis tenu dans la bouche, fortifie le cœur. « C'est parce qu'il se trouve réchauffé dans cette « cavité. » (*Zèkhirèh-Kharèzmchâhî*).

Y a-t-il quelque chose de fondé dans ces propriétés attribuées au rubis ? Il serait téméraire de l'affirmer ; je me permettrai toutefois de faire remarquer, en passant, la vague analogie que présente ce mode d'action avec les phénomènes de la métallothérapie, étudiés par le docteur Charcot et l'école de la Salpêtrière.

Ismaÿl Djordjâni donne aussi plusieurs formules, entres autres, celle d'un électuaire imaginé et éprouvé par Avicenne et très utile dans les palpitations et la faiblesse cardiaques, les maladies du cerveau, etc.

Outre le rubis, il y entre beaucoup d'autres ingrédients, tels que cornaline, or, argent, girofle, agaric blanc, gingembre, etc.

qu'on me pardonnât mes fautes par égard pour cette vertu [1].

1. La vertu à laquelle il est fait allusion ici, est sans doute l'amour, l'amour sincère et profond de Dieu et de ses créatures. Ces vers rappellent singulièrement les paroles, bien connues, de Jésus concernant la pécheresse. (*Evangile* sel. Saint Luc, Ch. VII, v. 47.)





FIDÉLITÉ

De tout ce qui n'était pas Toi, mon cœur a déblayé mon existence en ruines, avec l'espoir d'être un jour le confident de tes secrets.

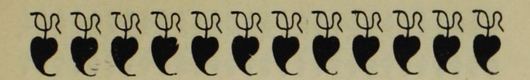
Quoique le trésor de mon cœur ne soit pas marqué au coin de ton approbation, il est heureux de se consumer dans le creuset de ton amour [1].

1. Nouvel exemple de la figure de rhétorique déjà mentionnée, V. sup. p. 12 (note). Les mots analogues étant : trésor (ou numéraire), coin et creuset.

Dès le premier vers, le mot *ruines* suggère l'idée de trésor ; ces deux termes étant souvent associés en persan, témoin ce distique de Saadi, concernant les caprices du sort :

« L'alchimiste est mort dans l'affliction et la
« douleur, le sot a trouvé un trésor dans des
« décombres. »

(*Gulistan*, trad. par Ch. Defrémery, p. 94.)

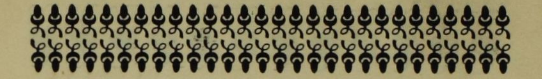


CHAGRIN

Sans cesse, en amour, le cœur subit des dommages. Chaque instant (me semble) être le dernier instant de ma vie.

Je ne suis pas l'oiseau qui connaît la couleur du jardin et du printemps ; je sais seulement que, parfois, il y a des automnes agréables.





O ÉCHANSON !...

O échanson ! qu'est-ce donc que le vin, et que peut bien résulter de cette liqueur ? Je suis assoiffé d'amour, à quoi sert le vin limpide ?

La rose ne réjouit pas les yeux et la lune ne ravit pas le cœur ; tu es l'objet désiré, je n'ai que faire de la rose et du clair de lune.

Tes larmes, ô Féghâni, ne te procureront pas la fleur souhaitée. On sait ce que peuvent produire ces gouttes sanglantes !



SURSUM CORDA

O mon cœur ! amis et ennemis font des efforts et travaillent pour toi [1]. Sois attentif, afin que les peines de tous ne soient pas perdues.

Cet atôme errant tire aussi son origine

1. Les amis par leur aide et leurs encouragements et les ennemis par leurs critiques, dont on peut tirer profit.

« Où sont les ennemis effrontés et sans crainte,
« afin qu'ils me montrent mes défauts ? »

SAADI, *Gulistan*, traduction Defrémery (p. 215).

Dans une de ses meilleures épîtres, Boileau parle ainsi des ennemis :

Je sais sur leur avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre.

BOILEAU. *Sur l'utilité des ennemis.*

du soleil ; il est impossible qu'il ne retourne pas à cette même origine [1].

O Féghâni ! ferme les lèvres et ouvre la porte de ton cœur, car ce n'est pas avec une langue bien affilée qu'on surmonte les obstacles.

1. Voir le Qorân, Ch. LVII (*Le fer*), v. 5 : « Toutes choses retournent à lui. »

La même idée est exprimée plus longuement dans le ch. X, intitulé *Jonas*, v. 4 : « Vous retournez tous à lui, » et « Il fait émaner la création, et puis il la fait rentrer », etc.

Les soufis s'appuient sur ces passages, pour prouver le bien fondé de leur doctrine.

M. de Pibrac, dans ses doctes quatrains, dit aussi en parlant de l'homme :

> C'est un rayon de la Divinité,
> C'est un atôme éclos de l'Unité.



LE VIN

Il est temps ô compagnon, de remplir les jarres de vin [1]. Les buveurs vont se diriger vers le lieu où se trouve l'objet de leurs désirs.

Nous avons renoncé à la rivière de lait et au palais d'émeraude [2]. O échanson, fait balayer et nettoyer la taverne.

Donne du vin, car ce n'est pas sans raison qu'a été établie la taverne ; ce que font les sages est toujours bien fait.

Aujourd'hui, notre directeur [3] nous a

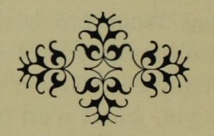
1. En Perse, on fait usage de grandes jarres de terre cuite vernissée pour mettre le vin. Les barils et les tonneaux y sont totalement ignorés.

2. Il y a ici une allusion aux récompenses promises aux justes, dans le paradis musulman. Voir le Qorân, ch. XLVII, intituté *Mohammed*, v. 16.

3. Le *Pîr* ou guide spirituel.

permis de boire du vin ; mais à la condition qu'on tiendrait peu de propos.

Souillé de vin, Féghâni est allé dans la terre ; hélas ! si les anges venaient à sentir son linceul encore frais !





ESPOIR

L'heure est venue pour les malheureux de trouver une rose dans ce monde, ils se sont si longtemps résignés aux épines de l'abjection !

On dirait que l'arbre de Judée est un palais de rubis qu'on a élevé pour les délices des hommes bienfaisants [1].

J'aime la manière d'agir des buveurs, qui, lorsque l'ennemi arrive, en un moment l'ont enivré avec la coupe d'amour.

1. L'arbre de Judée ou gaînier commun, *Cercis siliquastratum*, est un arbre de la famille des légumineuses. Il atteint une hauteur de plusieurs mètres. Les fleurs, fort nombreuses, apparaissent dès le mois d'avril, sur le vieux bois avant les feuilles.

Quand au printemps l'arbre est tout couvert de ces fleurs d'un rose vif, il produit un très bel effet.

Encore une allusion au paradis. (V. supr. p. 63, n. 2.)



ALLELUIA !

Le deuil a pris fin et la splendeur de la fête nuptiale est apparue. Autour de nous ont brillé cent lances de lumière.

Tant que sur son visage elle retenait le voile, les hommes retenaient leur souffle ; ces clameurs se sont élevées à la vue de la Bien-Aimée [1] !

1. Tout ce qui est un empêchement à l'union complète avec Dieu, est un *voile* pour les mystiques.

Quelqu'un dit à Djoneÿd, soufi illustre, surnommé le « Prince de l'ordre » :

— Les sages du Khorâçân pensent qu'il y a trois voiles : 1° Les hommes. 2° Le monde. 3° La concupiscence.

Il répondit : « Cela est ainsi pour le cœur du « vulgaire, mais les hommes supérieurs sont « empêchés par d'autres causes : 1° En se com-

Dans chaque tête le vin de l'Unité produit son ivresse ; c'est la force qui a vivifié la prétention de Mènsour [1].

Puisse le Pîr vivre longtemps, car grâce

« plaisant dans la vue de leurs œuvres. 2° Par la « trop bonne opinion de leur mérite. 3° Par « l'attente d'une récompense. » (Voir la vie de Djoneÿd dans le *Nèfèhât-ol-ons* de Djâmi.)

1. Hocèÿn Mènsour, surnommé *Hèllâdj* (le cardeur), non qu'il le fut effectivement, mais à cause d'une circonstance de sa vie, soufi célèbre. Parvenu au dernier terme de l'extase, il s'écria « Je suis Dieu ! » Mis à mort comme hérétique à Bagdad, 309 A. H. (921 de J. C.). Il avait été le disciple du grand Djoneÿd. (V. la précédente note).

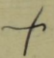
Il est souvent question de lui dans les poèmes mystiques. (V. le *Mantic Uttair* trad. par M. G. de Tassy, p. 123 et p. 236.)

Cheïkh Mahmoud Chèbéstèri, dans son *Golchèné-Râz* (Question VII et réponse), le mentionne plusieurs fois. Voici les vers les plus caractéristiques du morceau. Après avoir fait allusion au buisson ardent apparu à Moïse, il ajoute :

« Dire : *je suis Dieu*, est permis à un arbuste ; « pourquoi ne le serait-il pas à un bienheureux ? » (On peut lire la vie de Hèllâdj dans le *Nèfèhât-ol-ons* de Djâmi.)

à sa coupe bienfaisante [1], Féghâni le buveur a atteint cette haute renommée.

1. Le mot *Pîr* signifie littéralement, vieillard, ancien. Le *Pîr,* ou plus complètement *Pîr-é-tèriqèt,* est le directeur, celui qui sert de guide dans la voie spirituelle. La *coupe* symbolise la connaissance divine.







LE RENOUVEAU

Le printemps est venu, et avec l'aide de la coupe et du vin, mon cœur *s'est renouvelé*. Mon affection pour les échansons au corps de rose *s'est renouvelée*.

J'avais détaché mon cœur du vin et de l'échanson ; mais lorsque la rose parût, dans mon âme troublée la soif du plaisir *s'est renouvelée*.

De la poussière des victimes de la fidélité s'est élevé un parfum de rose. Le regret cuisant qui était au cœur (des gens) de l'époque, *s'est renouvelé*.

Chaque rameau de rosier rappelle une sémillante beauté ; le souvenir des amies parties de ce monde *s'est renouvelé*.





LA VÉRITABLE VOIE

Les pèlerins qui se sont dirigés vers le chemin des cœurs, ont atteint le but sans subir les fatigues de la route.

Tant que tu le pourras, évite d'affliger le cœur des amis ; car cette maison fait le pendant de la *Kaaba* [1].

1. Le temple ou sanctuaire de la Mecque. C'est un petit édifice carré, de là son nom : *Kaaba* (la cubique). Le Qoran dit qu'il a été établi par Abraham ; on y voit la fameuse pierre noire, *Hadjar-èl-assouad*, qui est encastrée dans la muraille.

Le pèlerinage de la Mecque est une obligation pour tous les musulmans qui possèdent les moyens d'effectuer le voyage.

La Kaaba a été décrite par Niebuhr et plus tard par Burton, puis par d'autres voyageurs encore plus récents.

Nous sommes sans force entre le bien et le mal. Ah ! prenons garde à ces règles qui ont été établies par des hommes sages !

Saint Paul, dans sa 1re épître aux Corinthiens (Ch. III, v. 16), exprime une idée analogue :

« Ne savez-vous pas que vous êtes le temple « de Dieu, et que l'esprit de Dieu habite en vous ? »





SAGESSE

Sois content (de ton sort), car celui qui s'abstient de demander, n'éprouve plus le besoin de se mettre en quête de rien !

Sans une intention droite sa prière ne sera pas valable, lors même que l'homme dépourvu de foi ferait ses ablutions avec l'eau de la Fontaine de vie [1].

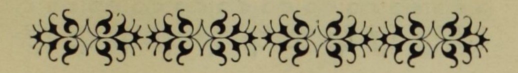
Plein d'espoir, le riche plante des rosiers. Ignorant ! Il ne sait point que le temps ne lui permettra pas même d'en respirer le parfum [2].

1. On sait, que chez les musulmans, une prière n'est pas valide, si elle n'a été précédée d'ablutions régulières. Il y a même à cet égard des prescriptions assez minutieuses.

Pour la « Fontaine de vie » V. sup. p. 29 (note) et p. 9 (n. 1).

2. Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable.

J.-B. Rousseau, *Aveuglement des hommes.*



LES CENSEURS

Quelle satisfaction ont trouvée les hommes dans les plaisirs du parterre de ce monde ? Ces gens exempts de soucis, qu'ont-ils vu dans les spectacles et les jardins ?

Ils se tournent avec hostilité vers les buveurs et les censurent. Ces hommes qui ne tiennent compte de rien, qu'ont-ils éprouvé de notre part ?

Puisque aujourd'hui le but peut être atteint ici même, qu'est-ce que les amis ont reconnu dans la bonne nouvelle concernant demain ?



RÉUNION

Jusqu'au jour, je me consumais dans la contemplation du visage aimé (brillant comme un) flambeau ; car ce n'était par le moment de dormir.

Quoique le temps de notre réunion se soit écoulé dans les gémissements et les soupirs, ces quelques instants compteront dans la somme de ma vie.

A cause de son extrême modestie on ne pouvait pas la regarder ; la pudeur répandue sur sa face la couvrait comme un voile.





DÉSAPPOINTEMENT

Jamais ce malheureux aux mains vides n'a dénoué les cordons d'un voile, ni tenu une boucle de cheveux, ni bu une coupe de vin pur.

La capricieuse fortune n'a pas fait briller un ruisseau à mes yeux, sans qu'à la fin ce ruisseau ne soit devenu un mirage [1].

L'amant privé de tout, est arrivé du désert de la séparation, avec la soif, au bord de la source et ne s'y est pas abreuvé !

1. Doux rêves de bonheur! L'oasis diaphane,
Fantôme aérien, trompe la caravane.

AUG. BARTHÉLEMY ET MÉRY, *Napoléon en Égypte.*



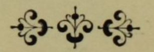


UN AVEU

L'amour est venu et l'envie de me mettre sur les rangs des gens pieux m'a quitté. O Anges, évitez-moi, car je n'ai plus ma pureté de naguère !

Je me suis entièrement consumé dans l'amour d'une belle aux joues de tulipe. Il ne m'est plus resté la crainte de l'enfer, ni l'ambition du paradis.

Donne du vin, car si même je devenais un ange, je passerais toujours pour un méchant ; comme j'ai perdu ma réputation, personne ne m'accorde plus son estime.





LE RIVAL

Actuellement, par sa sagacité et son astuce, mon rival a obtenu de toi ce qu'il souhaitait ; (mais) la foule de ceux qui sont fous (d'amour) pour toi, n'a pas de part à tes bonnes grâces.

Ne mets pas ta confiance dans la fidélité des amis à deux visages ; Ceux-là qui te sont les plus proches, te restent étrangers.



L'AMOUR ET LA MORT

O mon cœur ! Vois ces yeux pudiquement baissés ; tu es venu (ici) pur, reste pur et regarde avec pureté.

La nature de l'amour est délicate et le caractère de la beauté susceptible ; si tu veux éviter les rigueurs de l'amie, prends garde et contemple-la chastement.

Pourquoi, nuit et jour, es-tu séduit par les astres et le ciel ? Songe quelquefois à l'état de ceux qui ont sombré dans la terre !

Ne compte pas sur ce que tu bois du vin dans la coupe du Mècîh, [1] considère la fin des choses, envisage l'instant de la mort.

1. Le Messie ou Jésus-Christ. Quant à l'expression « la coupe du Messie », on pourrait y voir une allusion au drame de la Passion ; le crucifiement de Jésus ayant suivi de très près la Cène.



AMOUR ET MYSTICISME

Du miroir de nos yeux nous avons enlevé la poussière des autres. Dans cette galerie de tableaux [1], son image seule nous a paru belle.

Le cœur de celui que l'attraction du guide spirituel entraîne à la taverne [2], ne se soucie pas de l'aide du cheikh du monastère.

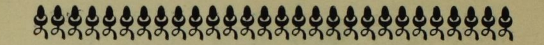
Dans le sein du néant, je n'avais pas le désir du jardin de ce monde ; c'est l'amour des belles aux joues de tulipe qui m'a fait entreprendre ce voyage !

1. Le monde.

2. Le *Pîr* ou guide spirituel, qui dispense le vin de la connaissance divine ou *Maaréfèt*.

La Taverne symbolise *l'Unité*. V. sup. p. 68 (note.)





PLAINTES AMOUREUSES

A la recherche d'une personne aimée, je tiens des propos sur toutes sortes de sujets ; tandis que je parle d'un côté, mon pauvre cœur est dans un autre endroit.

Par crainte de son humeur, je reste éloigné de sa rue (pareille à un) jardin ; mais sans cesse dans un séjour différent, je pense toujours à son visage !

(Je suis) continuellement dans un état de trouble, le cœur angoissé et poussant des soupirs ininterrompus ; confus devant cette gazelle musquée [1], j'erre de plaine en plaine.

Comment cacherais-je mes pleurs ? puisqu'en un seul clin d'œil, un nouvel océan de larmes coule de mes yeux inondés !

1. Les Persans emploient le mot *âhoû* (gazelle) pour désigner le daim musqué ou chevrotain porte-musc (Moschus moschiferus), mammifère ruminant qui habite les montagnes séparant l'Inde du Thibet et aussi certaines montagnes de la Chine.

Le meilleur musc vient du Tonkin et du Thibet ; ce dernier est aussi appelé musc de Chine.

Si l'amour de Féghâni reste longtemps ignoré de chacun, cela pour lui vaut mieux que de dire au premier venu : « Voici un autre homme de déconsidéré! » [1].

1. Nous avons donné ce morceau comme un bon exemple de *mocèmmèt*.

Dans le *mocèmmèt*, chaque *bèÿt* ou distique, se divise en quatre parties égales, dont les trois premières se terminent par un *sèdj'* ou sorte de rime ; tandis qu'à la fin de la quatrième partie vient la rime régulière, qui est commune à tous les autres distiques. Parfois dans une pièce, on trouve un ou deux *bèÿts* de ce genre ; d'autres fois, tout le morceau est ainsi composé.

Tel est celui que nous donnons ici ; on peut voir que dans chaque distique, du texte persan, les trois premières parties ou hémistiches, riment en quelque sorte ensemble. Ce genre de vers s'appelle aussi *mocèdjjè'-é-nèzmi*.

Ces vers ne sont pas sans offrir quelque ressemblance avec les vers léonins ; il y a aussi entre les deux des différences sur lesquelles il serait oiseux d'insister après ce qui a été déjà dit.

Outre le *mocèmmèt* que nous venons de décrire, il y en a encore une autre espèce, mais il est inutile d'en parler ici.



LA VRAIE RICHESSE

Aucune fortune ne demeure éternellement entre les mains de personne.

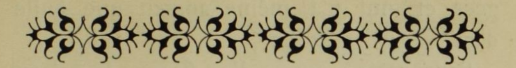
La richesse vraiment durable est le trésor de l'amour, et lui seul [1] !

O rossignol, dans quelque endroit que tu te trouves, le parfum de la rose te parviendra ; soit que tu erres dans le jardin, soit que tu restes dans la cage [2].

1. Ceci a un sens mystique. Le poète veut parler de l'amour divin. La religion chrétienne ne dit-elle pas aussi : « Dieu est amour » (*Deus charitas est*).

2. Encore une allusion à l'amour mystique. On trouvera une idée du même genre un peu plus loin. V. p. 90 (n. 2).





PESSIMISME

De ce noir océan [1] personne n'a obtenu une gorgée d'eau. Des têtes ont été submer-

1. Il y a dans le texte *nîlgoûn*, couleur d'indigo. Cependant l'expression *Bèhré-nîlgoûn*, désigne plus particulièrement le Pont-Euxin, ou mer noire. D'ailleurs, comme on le voit, tout le morceau a une teinte sombre et mélancolique. Le mot *nîlgoûn* sert en persan à désigner différentes nuances de bleu, depuis l'azur du ciel jusqu'au bleu foncé approchant du noir.

Les Orientalistes remarquent que, parfois le deuil de certains princes persans a été porté en bleu ; tel fut le cas d'un fils du sultan Châh-Rokh, d'après ce que rapporte d'Herbelot. V. aussi *Gulistan,* trad. par Defrémery, p. 337 (note 3).

Au reste, le cas devait être fréquent, car les auteurs persans citent souvent le bleu comme une couleur de deuil.

Ainsi, Djâmi dans son *Youcef* et *Zoleÿkha*, dit :

gées et nul n'a même aperçu une bulle d'air.

Sans cesse, comme d'un flacon, le poison dégoutte du ciel. A aucun moment, dans ce vase, on n'a vu de vin.

Les hommes ne pensent tous, qu'à améliorer leur propre état ; jamais qui que ce soit n'a regardé avec bonté un misérable.

Pour toi, pendant des années, nous avons

« Car le rouge convient à la joie, aucune couleur « excepté le bleu (*Kèboûdi*), n'est appropriée au « deuil. »

Voici encore un passage du *Khosrô-ou-Chirîn* de Hâtéfi, où l'expression revient dans deux vers consécutifs :

« A cause de sa mort [la mort supposée de « Chirîn], revêts un vêtement d'indigo (*nîl*) ; « envoie (quelqu'un) à la hâte auprès de cet « étourdi. »

« Pour dire : — Je gémis du regret de Chîrîn ; « c'est pour son deuil que je suis vêtu de « bleu. »

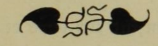
Enfin, je citerai ce distique d'un célèbre poème du temps des Seldjouqides : « Car cela est jaune et « bon pour les infâmes ; ceci est bleu et convient « aux gens en deuil. (Wis o Ramin, édit. Nassau Lees, Calcutta, 1864, p. 23, l. 5.)

marché dans le feu ; et nul n'a découvert, ô prodige, aucune fumée de chairs grillées !

Ne cherche pas la tranquillité, ô Féghâni ! et résigne-toi au mal de tête ; personne n'a trouvé d'eau de rose dans le flacon du ciel [1] !

1. L'expression persane *dèrdé-sèr* signifie également « ennui » ou « mal de tête » ; du reste l'un est souvent la conséquence de l'autre, ainsi que chacun a pu le remarquer. En persan, « donner un mal de tête » à quelqu'un, veut dire l'ennuyer, l'importuner.

Quant à l'eau de rose, c'est un remède populaire contre la céphalalgie, à peu près comme l'eau de Cologne ou le vinaigre aromatique en Europe.



LA VIE

Dans mon âme du feu et dans mon cœur des désirs inassouvis, voilà, avec de vains projets, tout le fruit que j'ai recueilli de ma vie.

Je fis une question à un homme au langage véridique ; il me dit : « Ne parle pas ; car seul le silence est la conclusion finale ! [1] »

Une ivresse particulière réside dans chaque objet de ce lieu de délices [2] ; le vulgaire s'imagine que l'ivresse se trouve uniquement dans la coupe et le vin.

1. A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.

ALF. DE VIGNY. *La mort du loup.*

Vivez et mourez en silence,
Car la parole est au Seigneur.

LAMARTINE, *La Sagesse.*

2. Le monde.

Il faut de l'amour, ô Féghâni ! et non pas seulement des prières et des lectures (pieuses) [1]. Pour toute oraison, les amants n'ont que les soupirs du matin et les larmes des nuits.

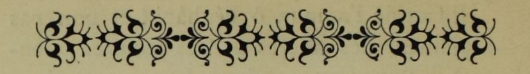
1. Il s'agit toujours d'amour mystique.

Pour le *soufi*, les larmes et les soupirs dénotant l'amour et l'humilité, sont préférables à des prières faites avec ostentation.

He prayeth well, who loveth well
Both man and bird and beast.

COLERIDGE, *Ancient Mariner*.





LES MAUX DE L'AMOUR

Chaque misérable goutte ne devient pas une perle brillante ; apprends cette circonstance de mes yeux en pleurs [1].

Moi aussi, après une ou deux coupes, j'ai perdu connaissance. O camarade ! informe-toi de ma situation auprès de mon hôte.

Dis à celui qui a mis sa confiance dans ses vaines promesses, de demander l'histoire de mon cœur en ruines.

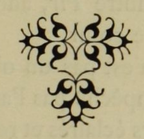
1. Probablement à cause du sentiment trop profane, ou de l'objet peu digne, qui les fait couler. Je pense que les vers suivants de Lamartine pourront éclaircir ce passage de notre auteur :

Si la main du Seigneur vous plie,
Baissez votre tête, et pleurez.
Une larme à ses pieds versée
Luit plus que la perle enchâssée
Dans son tabernacle immortel.

LAMARTINE, *La Sagesse.*

Puissent le vin limpide et tes promenades au clair de lune, parmi les roses [1], te profiter ; mais informe-toi un jour des tourments de mes nuits loin de toi !

1. Les blancs rosiers baignés des blancs rayons de lune.
TH. DE BANVILLE, *L'Opéra turc.*



CONSEILS

Sois en paix avec les hommes et continuellement en guerre avec toi-même. Aucune affaire n'est dénouée par l'insouciance, sois (plutôt) triste.

La piété et les plaisirs ne peuvent être réunis ensemble, ô homme honorable ! Si tu es le disciple de notre *Pîr*, adopte une couleur et sois ferme de cœur [1].

La royauté n'est pas un obstacle au renoncement et n'empêche pas l'amour ; recherche l'aide des cœurs éclairés et reste sur le trône [2].

1. Le *Pîr*, c'est le directeur ou guide dans la voie spirituelle. V. p. 68 (note).

> Tu ne saurais avoir de deux sortes de joie,
> Remplir de tes désirs ici l'avidité,
> Et régner avec Dieu dedans l'Éternité.

L'Imitation, trad. p. P. Corneille, Liv. I, Ch. XXV.

2. Il est à peine besoin de rappeler qu'il s'agit ici de l'amour mystique.

Quand tu sauras de quelle eau et de quelle argile tu tires ton origine, qu'importe que tu sois le rubis étincelant, (un morceau) de faïence, ou une pierre ?

Notre poète connaissait-il l'histoire de Marc-Aurèle, ce philosophe couronné ? Il serait difficile de répondre à cette question, toutefois la chose semble peu probable. Mais, qui sait si Akbèr-Châh, le Marc-Aurèle de l'Inde, comme l'appelle M. J. Darmesteter (*Lettres sur l'Inde*, p. 303), n'avait pas lu ces vers de Féghâni, lui qui était un protecteur éclairé des lettres et grand amateur de poésie ?





ATTENTE

Je me jetterai sur un lit et ferai semblant de mourir, peut-être que par ce prétexte je t'amènerai dans ma maison.

Voici bien des nuits que dans l'attente de ta venue, j'ai les yeux fixés (sur ma porte) comme des bougies qu'on pose sur le seuil.

La clef du trésor de la félicité est entre les mains de la personne qui agit royalement et ne ferme pas aux pauvres la porte de ses richesses [1].

1. Voici quelques vers qui, bien que différant par le fond, présentent dans l'expression une certaine analogie avec ceux de notre poète :

Jeune homme au cœur royal, soyez toujours ainsi.

. . . .

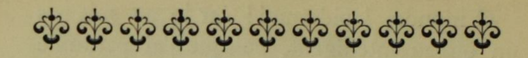
La clef sainte, qu'on trouve au besoin sans flambeau,
Qui rouvre l'espérance et ferme le tombeau !

V. HUGO, *Les Chants du Crépuscule.*

O monde, lapide-moi ! car je ne suis pas un oiseau intelligent, puisque j'ai perdu le souvenir de mon nid (originel)[1] !

1. « L'Unité » dont toutes les existences sont émanées et à laquelle elles doivent retourner. V. aussi p. 62 (note).





PHILOSOPHIE

Où y a-t-il un musicien pour que je m'enivre de ses mélodies, que je laisse là le commerce de la raison et ses soucis ?

Cette nuit, le sage de notre assemblée a expliqué les propriétés du vin, tellement que l'œil de la raison s'assoupit à son récit.

Mets à profit le moment présent, car *Djèm* en dépit de sa coupe, à peine est-il parti, que le monde ne le compte plus pour rien [1] !

1. Combien de rois, grands dieux ! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !

VOLTAIRE, *La Vanité.*

Djèm ou *Djèmchîd*, quatrième roi de la dynastie des Pîchdâdians, célèbre pour ses richesses et sa puissance. On lui attribue la fondation de Persépolis, l'invention des armes, des étoffes, etc., et la découverte du vin. Il a institué la fête du *Nó-rouz*, ou nouvel an, qu'on célèbre toujours en Perse à l'équinoxe du printemps.

Mais c'est surtout à la coupe magique de Djèm que les poètes font allusion. Cette coupe merveil-

Sois pauvre ; celui qui éclaire l'univers [1] peut bien n'avoir pas une bougie la nuit dans sa maison.

Seigneur ! quel vin Féghâni a-t-il bu de la coupe d'amour [2], pour avoir ainsi oublié une éternité de chagrin ?

leuse avait la propriété de refléter les astres et tout ce que contient l'univers et d'en révéler la vraie nature à travers les apparences illusoires.

Le mot persan *djâm* (coupe) signifie aussi miroir ; c'est pourquoi on dit également le « miroir de Djèmchîd ».

On trouve dans la traduction de *Khéyam* par M. Nicolas (p. 56), une note très détaillée, mais un peu confuse, sur ce sujet. Ainsi, il y est dit que cette coupe a été inventée par le célèbre Kéy-Khosrov (suit la généalogie de ce prince) puis que « Djèmchîd et Alexandre le Grand ont possédé, chacun à leur tour, ce *djam* merveilleux, etc. ».

Passe pour Alexandre, mais on ne conçoit pas comment Djèmchîd aurait hérité de la fameuse coupe, puisqu'il est censé avoir vécu plus de deux mille ans avant Kéy-Khosrov !

1. Par sa vertu ou son génie.

2. Ceci doit être pris dans un sens allégorique ; il s'agit de l'amour mystique et de l'extase.



MÉLANCOLIE

Comment me louerais-je de ma destinée, qu'ai-je vu de durable ici-bas, l'éclat des réunions de plaisir, ou la quiétude au pied des autels ?

Il te faut un cœur pareil à une montagne et des yeux comme l'océan, pour que, quand tu converses avec une beauté au visage de soleil, tu aies la force de lui résister.

Ne sois pas (trop) confiant si le ciel te donne une robe brillante comme le soleil ; car chaque poil de son hermine a une pointe acérée comme un fer de lance [1].

1. Il est d'usage en Perse, depuis une époque reculée, de donner des robes d'honneur ou *Khalaat* à ses serviteurs en certaines circonstances. Le roi en confère fréquemment aux ministres, gouverneurs et autres fonctionnaires ; soit à l'occasion de leur nomination et comme marque d'investiture, soit en témoignage de sa satisfaction.

Féghâni, puisque ton cœur ne peut se rassasier du vin et de l'échanson, pourquoi t'efforces-tu de l'amender ? Jette-le et laisse l'eau l'emporter [1].

Quand il s'agit d'un haut fonctionnaire, comme un gouverneur de province, la réception du *Khalaat* se fait en grande pompe et avec des cérémonies dont on peut lire le détail dans les relations des voyageurs, notamment Morier, *Premier voyage en Perse,* traduction française, Paris 1813, (t. I, p. 35). Dans un autre passage (p. 304), l'auteur raconte comment il a été lui-même gratifié de cette marque de bienveillance.

Voir aussi *Second voyage,* Paris 1818 (t. I, p. 200), où la cérémonie est longuement décrite.

Ces robes d'honneur se font en étoffes précieuses, brocarts d'or, etc., mais plus souvent en châle de cachemire (en persan *termèh*). Quelquefois on les garnit de fourrures de prix.

1. « Jette-le et laisse l'eau l'emporter », locution persane, qui signifie abandonne la partie et n'y pense plus.

Comme on jette au courant de l'onde
La feuille aride et vagabonde
Que l'onde entraîne dans son cours !

LAMARTINE, *Le passe.*



GÉNÉROSITÉ

« Le nom acquiert de la durée par la bienfaisance et non par les dérhèms (accumulées) [1]. » C'est une maxime que Hâtèm Tâÿ citait à son médecin [2].

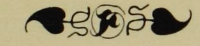
1. *Dérèm* ou *Dérhèm* (drachme), monnaie qui a cessé d'exister depuis longtemps; on n'est pas bien fixé sur sa valeur.

Toutefois, le dérhèm d'argent valait de 50 à 75 centimes environ. Il y avait aussi une pièce d'or de ce nom. Le *Borhân* dit que c'est une monnaie courante, en or. Il ajoute que le *Dérhèmé-Bèghli* est une pièce d'or grande comme la paume de la main.

2. Hâtèm Tâÿ, célèbre chef de tribu arabe d'une libéralité proverbiale. Les poètes persans citent de lui de nombreux traits de générosité. (V. *Gulistân*, trad. par Defrémery, p. 170, et *Boustân*, trad. par M. Barbier de Meynard, p. 118.)

Si le riche se doutait du profit qu'il y a dans la générosité, il répandrait au pied des hommes, son argent comme de l'eau !

Un *Divân,* attribué à Hâtem Tâÿ, a été publié avec sa biographie (en arabe). Sa légende est rapportée par Caussin de Perceval dans son *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme,* t. II.





LA LUMIÈRE

Moi dont la multitude des péchés a obscurci *la lumière*, aurais-je le front, devant l'autel, de présenter *la lumière ?*

Entre dans la taverne [1] et éclaire ta religion ; car c'est d'ici qu'au monastère on porte *la lumière !*

Si avec un cœur sincère, tu pénètres dans la vallée de la paix, sûrement que pour toi de chaque brin d'herbe il jaillira *une lumière* [2].

1. Nous rappelons que la Taverne symbolise l'*Unité*.

2. La « Vallée de la paix » signifie la voie du mysticisme, qui mène à la connaissance de la vérité, ou de Dieu ; le mot *Haqq* employé par les soufis pour désigner Dieu, signifie également vérité.

Il y a dans ces vers une allusion à Moïse et au buisson ardent.

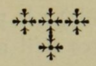
> Quand la noble nature, épanouie aux yeux,
> Comme l'ardent buisson qui contenait Dieu même,
> Ouvre toutes ses fleurs et jette tous ses feux.
>
> V. HUGO, *Les Chants du Crépuscule.*

Pourquoi, comme les chauffeurs de bain, attacher ton cœur à cette terre obscure [1], toi qui as pour demeure le firmament, la lune et le soleil pour *lumières ?*

1. En Perse, on chauffe les bains avec des épines, des feuilles mortes et toutes sortes de détritus; le four du bain est un lieu sale et obscur. C'est avec intention que le poète emploie ici cette image; pour lui, elle symbolise le monde. Cela devient plus sensible si on rapproche de ces vers, le passage suivant du *Mantic Uttair :*

« Un homme distingué dit à un soufi : — O « mon frère ! Comment passes-tu ton temps ? — « Je demeure, répondit-il, dans une étuve ; j'y suis « les lèvres sèches et le vêtement mouillé. » (Tra- « duction de M. Garcin de Tassy, p. 132.)

Une remarque cependant : le mot persan *Golkhèn* désigne le four du bain (et non l'étuve). Cette distinction est indispensable pour saisir toute la force de la métaphore ; l'étuve étant un endroit relativement agréable, tandis que le golkhèn est tel que nous l'avons décrit plus haut.



SÉRÉNITÉ

Là, où cent « homâÿs » ne trouveraient pas un os [1], si l'humble fourmi n'obtient pas de miel, *qu'importe !*

Si l'oiseau qui reçoit sa part des plaines du ciel, n'a pas recueilli quelques grains de la moisson terrestre, *qu'importe !*

1. *Homâÿ*, oiseau fabuleux qu'on a assimilé au phénix et dont il est souvent question dans la poésie persane.

Son ombre tombant sur quelqu'un, présage la royauté ou une haute fortune. Le mot *homâÿoun* (auguste) dérive de là.

Cet oiseau est aussi célèbre par sa sobriété, se contentant d'un os pour toute nourriture :

« Le Houmaï (phénix) a la prééminence sur les « autres oiseaux, parce qu'il mange des os et ne « tourmente point les êtres doués de vie. » (*Gulis-* « *tan*, traduit par Defrémery, p. 53.)

Je suppose qu'Ahrémèn emporte l'anneau royal ; comme l'inscription de la pierre est au nom d'un autre, *qu'importe* [1] !

1. Allusion à la légende du mauvais génie qui avait volé l'anneau de Salomon. V. sup. p. 33 (n. 1).



SÉPARATION

Puissent mes yeux être privés du jardin de la réunion, si le printemps et la saison des roses se passent sans que tu sois présente à mon esprit.

La rose ne dure que quelques jours, mais ta beauté, comme un gracieux palmier, est toujours florissante [1]. Gloire à la beauté sans déclin !

1. Voici à propos du palmier, quelques lignes du célèbre naturaliste arabe *Qazouini*, qui ne sont pas déplacées ici :

« Le Prophète a dit, en parlant du dattier : *hono-*
« *rez le palmier, qui est votre tante maternelle ;* et il
« lui a donné ce nom, parce qu'il a été formé du
« reste du limon dont Adam fut créé. Le dattier a
« une ressemblance frappante avec l'homme, par
« la beauté de sa taille droite et élancée, et sa
« division en deux sexes distincts, mâle et femelle. »

(V. *Chrestomathie arabe* de M. Sylvestre de Sacy, t. III, p. 379.)

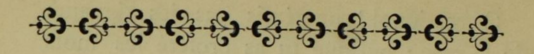
O rossignol ! ne gémis pas des rigueurs de la rose ; puisque tu as proféré les mots d'amour et de fidélité, ne te plains pas des tourments.

L'idée que ces vers expriment est comme la contre-partie de celle qui est développée dans le morceau connu de tout le monde : « Mignonne, allons voir si la rose ». Quel contraste entre la sérénité presque joyeuse de notre poète, et le ton mélancolique et navrant de Ronsard !

Mais est-ce bien de l'idole terrestre qu'il est ici question ? Peut-être !... D'ailleurs, comme le fait dire M. Anatole France à la sensible Vivian Bell : « Oh ! darling, pourquoi expliquer, pourquoi ? Une image poétique doit avoir plusieurs sens. Celui que vous aurez trouvé sera pour vous le sens véritable. » (*Le Lys rouge*, p. 174.)

Remarque singulièrement juste (surtout en ce qui concerne les lyriques persans) et bien digne de fixer l'attention de certains Orientalistes qui voudraient apparemment rencontrer dans la poésie la netteté et la précision des formules mathématiques.





A QUOI BON !

Les belles ne connaissent pas (l'état d'un) cœur affligé ; elles ne s'imaginent pas la souffrance d'un cœur fendu (par le chagrin). *A quoi bon !*

Elles savent qu'elles peuvent faire souffrir ceux qui les aiment ; mais elles ignorent les disgrâces du ciel [1]. *A quoi bon !*

Hélas ! elles ne distingueraient pas la (pure) lumière du buisson ardent, de la flamme qui s'élève d'un tas d'immondices [2]. *A quoi bon ?*

1. Le vieux Corneille a dit à peu près la même chose :

> Le même cours des planètes
> Règle nos jours et nos nuits :
> On m'a vu ce que vous êtes ;
> Vous serez ce que je suis.

P. CORNEILLE, *Stances.*

2. Pour l'histoire de Moïse et du buisson ardent, voir le Qorân, ch. XX (intitulé *Ta Ha*), verset 8, et Ch. XXVIII (intitulé *l'Histoire*), verset 29.

MAGNANIMITÉ

C'est en me consumant que je suis parvenu au sort fortuné du papillon [1] ; pourquoi envierais-je de vains plaisirs, comme la mouche qui recherche le miel ?

Par le renoncement, semblable au Phénix,

1. Le papillon de nuit, qui tourne sans relâche autour de la flamme et s'y brûle, est l'emblème de l'amant sincère que sa passion consume. On lit dans le *Gulistan* :

« O oiseau du matin (c'est-à-dire, ô rossignol),
« apprends du papillon comment il faut aimer ; car,
« consumé, il a rendu l'âme sans se faire entendre. »

(Trad. Defrémery, p. 5.)

On a même composé des poèmes sur ce sujet ; entre autres *Èhli* de Chirâz qui a écrit un ouvrage contenant un millier de distiques, intitulé : *Chèm' ou Pèrvânèh.*

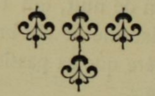
on arrive à conquérir le monde [1]. Comment resterais-je dans les entraves du corps, pareil à un oiseau encagé ?

1. *Anqâ* (phénix), oiseau fabuleux le plus grand et le roi des oiseaux.

En persan, le mot est le prononcé *Onqâ*. (V. le *Borhân*.)

> Griffons au vol de feu, rapides hirondelles,
> Prêtez-moi votre essor !

Th. Gautier, *La comédie de la mort.*





DÉCEPTION

Je ne m'attendais pas à partir de cette porte, humilié ; à venir avec un cœur brûlant et à m'en aller avec le cœur accablé [1].

L'amour m'a fait paraître de mauvais aloi aux yeux de l'amie ; après cela, dans le feu de quelle autre personne irais-je, moi honteux, (subir l'épreuve) [2] ?

O compagnon, laisse-moi mourir sur la poussière de son seuil. Quel rapport y a-t-il entre moi et le jardin ? J'irai plutôt sous la terre [3].

1. Le poète se compare à un indigent, qui se présente à une porte plein d'espoir et s'en retourne désappointé.

2. Allusion à l'usage d'éprouver l'or par le feu. Dans ces vers, l'amour est comparé au brasier par lequel on fait passer le précieux métal.

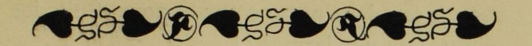
3. Le texte porte « sous la boue », il y a là,

pour ainsi dire, une métaphore sous-entendue; quelque chose comme ceci :

« Je verserai tant de larmes, que je m'enterrerai « dans la boue formée par mes pleurs autour de « moi ! »

On trouve une expression du même genre dans le *Boustan*. (Ch. III, Le mendiant amoureux.)





LE VOYAGE DE LA VIE

Combien marcherons-nous dans cet antique séjour ? Nous sommes devenus vieux. Nous avons tant erré inutilement que l'ennui nous a saisis [1].

Nous n'avons vu personne qui ne nous ait abreuvés d'amertume, quoique avec jeunes et vieux, nous nous soyons montrés (doux) comme le sucre et le lait.

Partout où, avec simplicité, nous étions dans une attente pleine d'espoir, là plus qu'ailleurs, on a fait de nous la cible des flèches.

Nous avons passé toute une vie à rechercher les beautés du Cachemire, avec ce résul-

1. Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde.
RACAN, *Stances sur la retraite.*

tat : le feu dans notre cœur et pour fruit, les gouttes de nos larmes [1] !

Jusqu'à quand peut-on souffrir des tour-

1. Les poètes orientaux parlent du Cachemire avec une vive admiration et lui décernent les épithètes enthousiastes de *Djènnèt-Nèzîr* (semblable à l'Eden), et de *Rèchké-Béhécht* (L'envie du Paradis).

Rafî'ed-dîn, un poète du temps de l'empereur Akbèr, donne dans son *divan*, une intéressante description de cette contrée.

Après avoir vanté la douceur de son climat, son printemps perpétuel, ses fleurs, ses fruits, etc., il célèbre le charme de ses beautés, qui dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir : « Des beautés aux lèvres de sucre, et à la taille pareille au pin, etc. »

On peut lire tout le morceau avec la traduction anglaise dans *Biographical notices of Persian poets*, by Sir Gore Ouseley.

Il semblerait que de nos jours, les beautés du Cachemire sont moins cruelles que du temps de Féghâni. Rendant compte de son passage à Lahore, M. J. Darmesteter parle du bazar d'Anarkali, où tous les soirs les filles de Cachemire « se montrent à la lueur d'une lampe qui brû- « lera toute la nuit, pour d'autres vœux que ceux « de la Vestale ».

(J. Darmesteter, *Lettres sur l'Inde*, p. 304.)

ments dans la fréquentation des hommes ? Nous romprons toutes nos attaches, nous ne sommes pas enchaînés !

Que la voie soit droite, O Féghâni, ou que le tracé soit fautif, nous avons marché ainsi par l'effet de la plume du destin.

D'ailleurs, notre poète n'étant pas allé aux Indes, que je sache, il convient peut-être de prendre l'expression « les beautés du Cachemire » au figuré comme celles de « beautés de *Tèrâz* et de *Tchéguel* » employées par d'autres poètes. (V. *Boustan*, traduit par M. Barbier de Meynard, p. 303.)



ADIEU

Nous sommes partis, et de la rue de la bien-aimée, nous avons ôté la poussière de notre existence. De ce parterre de tulipes, nous avons enlevé la brûlure de notre cœur affligé de maux [1].

Le château de l'union, chaque jour, est devenu pour nous plus inaccessible, malgré les desseins ingénieux que nous y avons mis en œuvre.

Pas une seule nuit le flambeau du succès ne s'est allumé pour nous, en dépit des vœux et des offrandes que nous avons portés à tous les sépulcres [2].

Pour une demi-gorgée (de vin), pour le souvenir d'un regard, que de blâmes et de calomnies nous avons emportés de ce monde !

1. Il y a ici une allusion à la tache noire qui se trouve au cœur de la fleur rouge de la tulipe et qui est assimilée à une brûlure.

2. Les tombeaux des saints et autres personnages vénérés, que les fidèles vont visiter.



RÉVOLTE

Nous avons fracassé l'arbre de la sagesse à sa base et l'avons complètement arraché. L'agitation de la folie est devenue violente et nous avons brisé nos liens [1].

Aucune affaire n'a été menée à bien par l'abandon du vin et de l'échanson ; apportez la coupe, car nous avons rompu le pacte !

1. Sur la coutume d'attacher les fous, v. sup. p. 10 (note).





AMOUR SANS ESPOIR

Mon cœur est plongé dans le sang, que ferais-je de la coupe semblable à la tulipe ? Que me sert d'avoir le vin à la main, avec ton amour qui me consume intérieurement ?

Je pensais sortir des ténèbres de l'exil ; mais le flambeau de ta beauté ne m'ayant pas servi de guide, que faire ?

Je pourrais parvenir à te rendre bienveillante envers moi ; mais que puis-je contre la malice de la fortune adverse ?

Mon cœur s'est établi dans le coin de la folie. Dès lors, qu'ai-je besoin de sortilèges pour le guérir de son trouble ?

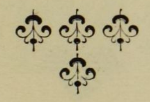




MADRIGAL

Quand, sans toi, j'ai allumé un soir les lumières (pour une réunion) de plaisir, j'ai pensé à ta figure (brillante comme un) flambeau et je me suis consumé (de chagrin).

Si pendant un moment je n'ouvre pas les paupières, ce n'est pas par l'effet du sommeil ; mais comme ton beau visage n'est pas là, je ferme les yeux sur les autres !



ANGOISSE

Jamais je ne serai réuni avec toi, ô aimable églantine, tu es parvenue à un endroit où je ne puis atteindre.

Cent désirs poussent dans mon cœur comme de jeunes plantes ; mais je n'arrive jamais au parfait accomplissement de mes souhaits.

Pareil à Féghâni, il ne me reste plus qu'un souffle de vie ; secours-moi ce soir, car je ne durerai pas jusqu'à demain.



ABSENCE

A quoi me sert la beauté des autres puisque, dans ma stupéfaction, j'ai mes yeux sur leurs figures et mon cœur dirigé vers toi ?

Dans les joyeuses assemblées, les gens sont occupés à chanter ; (tandis que) moi, pauvre affligé, retiré seul dans un coin, je m'entretiens avec ta pensée.



HUMILITÉ

Il n'y a sous aucun manteau d'homme plus indigne que moi ; c'est encore une faveur (du ciel) que j'aie été dérobé aux regards.

Les gens sont excédés de moi, et moi de ma propre existence ; je reste couvert de confusion au milieu de la multitude.





RÊVERIE

La conversation du religieux est agréable, mais le jardin est si attrayant ! Combien resterons-nous assis dans une chambre à nous regarder mutuellement ?

En réalité, le libertin et l'abstème sont proches l'un de l'autre [1] ; il est malaisé de

1. Le mot persan *rénd,* qui signifie buveur, débauché, désigne aussi un individu qui est meilleur qu'il ne le paraît et qui, malgré une certaine liberté d'allure et de conduite, garde un cœur pur. Si je ne me trompe, c'est à peu près le sens qu'avait anciennement le mot libertin, en français.

Dans cette dernière acception, *rénd* s'emploie pour désigner un soufi. Quant à *Zâhéd,* il signifie abstème, dévot. Souvent le zâhéd est un homme qui n'a que les dehors et qui, avec un cœur pervers, affecte la vertu. L'antithèse entre le libertin et l'hypocrite est alors complète. On rencontre

faire ici une distinction, car nous sommes d'une même essence.

L'atôme est monté aux cieux et nous traînons misérablement sur terre ; avec tant d'amour et de constance, nous sommes inférieurs à un atôme !

fréquemment cette opposition chez Hâfèz, Khèyâm et d'autres. (V. aussi sup. p. 17, dernier distique.)

Fozouli de Bagdad, qui a composé des poésies en turc et en persan, a laissé un petit ouvrage en cette dernière langue, intitulé *Rénd-ou-Zâhéd* (le libertin et le dévot). C'est un mélange de prose et de vers. Le livre a été lithographié à Téhéran.





AFFLICTION

La saison automnale est passée et mon visage reste encore jaune ; le rossignol a quitté ses lamentations et je pousse toujours les mêmes soupirs désespérés.

Les prés ont perdu leur fraîcheur et les feuilles sont tombées des arbres, mais cette ancienne brûlure est encore là, sur mon cœur endolori.

J'ai été réduit en cendres et je suis parti de cette terre méprisable ; (mais) la trace de ma poussière restera toujours sur son passage !



AMOUR MALHEUREUX

Qu'est-ce qu'aimer ? C'est s'infliger une foule de chagrins ; c'est, au prix de mille tourments, se faire une amie d'une personne étrangère.

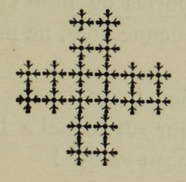
(Autrefois), dans ma piété, je secouais du pan de mon manteau la poussière qui s'élève sur le passage des belles ; me doutais-je qu'un jour j'en ferai un collyre [1] (pour mes yeux) ?

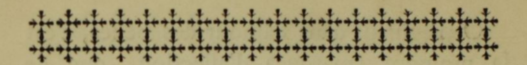
1. *Toutyâ*, tutie ou oxyde de zinc, désigne aussi un collyre préparé avec cette substance et très usité en Orient.

La tutie, ou plutôt l'oxyde de zinc pur, est également employé en Europe dans les maladies des yeux ; il entre dans la composition de pommades antiophthalmiques. Le *Formulaire Magistral* de Bouchardat (1888), donne deux formules de collyre sec à l'oxyde de zinc.

O Féghâni, dans l'amour des belles, c'est la moindre (marque) d'affection, que de subir la cruauté de ces inconstantes et de lui donner le nom de fidélité !

Si pendant cent ans, je me jette sur son chemin, comme les mendiants, elle continuera à me dire des injures, et moi à toujours la bénir !





MON CŒUR

J'ai un cœur qui contient de l'admiration pour maintes personnes au beau visage ; une goutte de sang chaud, et dans cette goutte un millier de désirs !

Comme c'est la place que tu occupes, j'ai fermé les portes de mon cœur ; afin que d'autres, par aucune voie, ne puissent y trouver accès.

Dans sa joie, il se rit du flambeau du soleil, tout cœur sur lequel a brillé le rayonnement d'un beau visage !

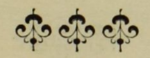


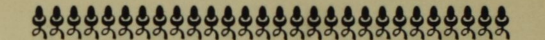
LES VICTIMES DE L'AMOUR

Mieux vaut que l'âme du martyr de l'amour soit livrée à la Bien-Aimée. Périsse tout être vivant qui ne meurt pas (d'amour) pour Elle !

Si ceux qui se disent capables d'aimer ne brûlent pas de ta passion, puissent leurs noms et leurs traces être effacés de la page de l'existence.

Les cris d'un rossignol par lesquels la rose se trouve réchauffée, sont plus agréables aux oreilles des amants, qu'un sermon glacé.





INQUIÉTUDE

O échanson, pourquoi cette arrogance envers un malheureux tel que moi ? bois une coupe (de vin), car tu es devenu clairvoyant !

Moi qui depuis des années, me suis libéré des deux mondes [1], je serai ton esclave si tu veux bien m'agréer.

O mon cœur, les amis t'évitent ! Quel ennemi es-tu donc, pour te trouver ainsi méprisé ?

1. Ce monde-ci et l'autre ; c'est-à-dire la vie présente et la vie future.





AMOUR MYSTIQUE

O mon cœur, il vaut mieux porter les biens de l'âme à la taverne. Il est préférable de confier la somme de notre durée à l'Echanson réellement durable [1] !

Là où cent trésors de piété valent une seule gorgée, il convient, ô mon cœur, de ne pas présenter les marques de la pénitence et de la dévotion.

Si le chapelet n'a pas pour objet de répéter ses louanges, quand bien même il serait formé des perles de la plus belle eau, puissent-elles n'être pas comptées !

Avant que tu sois fait mat sur l'échiquier du monde, il est bon de gagner une partie à cette fortune déloyale.

1. « L'Echanson éternel », la Divinité. V. sup. p. 31 (note).



PEINES D'AMOUR

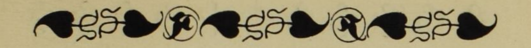
Nous nous sommes consumés dans les larmes et tu ne pousses pas un soupir. Nous sommes dans l'eau et le feu [1] et tu ne jettes pas un regard !

Pour toi nous avons brûlé tous nos biens, et tu ne compâtis pas à notre malheureuse situation.

Plût au ciel que le champ de notre existence n'eût pas verdi, puisque tu ne te soucies pas plus des gens que d'un brin d'herbe [2] !

1. Au figuré, cette expression signifie qu'on est dans l'anxiété et les tourments ; mais si on la prend dans le sens littéral, on peut interpréter « l'eau et le feu », par l'eau de ses larmes et le feu de son amour.

2. Ou, en d'autres termes : les gens n'ont pas plus d'importance à tes yeux qu'un fétu de paille.



LES FLEURS

O ma belle, à la démarche si gracieuse, passe un moment dans le jardin, pour que la rose jette à tes pieds sa couronne royale [1] !

Chacune des fleurs nouvellement écloses dans le parterre, est un registre de tes louanges rempli des perles de l'éloquence [2].

1. Voici trois vers d'un vieux sonnet français, exprimant une idée du même genre :

> La rose est fleur qui, sans comparaison,
> Sur toutes fleurs a la principauté.
> Sur toutes est ainsi vostre beauté.

MELLIN DE SAINT-GELAIS, *D'un Présent de roses*,

2. Ce vers a un sens mystique.

Par un de ces revirements qui sont fréquents dans la poésie persane, surtout le ghazèl, Féghâni s'adresse ici à la Bien-Aimée céleste (la Divinité).





MYSTICISME

La brise qui vient de la rose, a le souffle vivifiant d'Içа [1]; c'est pour te faire sentir le parfum du jardin de tes souhaits [2].

Le miroir de ta beauté [3], aux yeux des hommes clairvoyants, offre mille manifestations, tant de formes que d'idées.

1. *Iça,* Jésus. Il est souvent fait allusion, dans la poésie persane (notamment dans le *Mèsnèvi),* aux miracles opérés par Jésus-Christ et à son pouvoir de ressusciter les morts par l'effet de son souffle, *dèm*. Voir aussi le Qorân, Ch. III (intitulé : *La famille d'Imran*), v. 43.

2. Le mot persan *boû*, odeur, parfum, veut dire également « espérance ». Dans le style poétique, l'objet souhaité est comparé à une fleur dont on perçoit le parfum avant de l'atteindre.

3. Dans ce distique et dans les suivants, le poète s'adresse directement à la Divinité qu'il compare à une personne tendrement aimée.

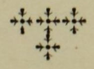
Le religieux n'ayant pas eu accès au sanctuaire de ta présence, impuissant, s'est vu confiné dans l'angle de la séparation [1].

Partout où il y a des yeux, ils sont illuminés par ton visage ; O toi, lumière des yeux [2] ! pourquoi t'éloignes-tu ?

Dans le jardin de ce monde tu as semé les graines de l'espérance ; mais de ces semailles, ô Féghâni, tu ne récolteras que des chagrins !

1. Pour les soufis, l'amour seul peut nous faire parvenir à la connaissance de Dieu. C'est ce que le religieux n'a pas compris ; de là son insuccès.

2. « Lumière des yeux », ce terme est souvent usité en persan pour désigner un enfant chéri ou une personne aimée. Cela s'explique assez, si on songe que pour beaucoup de gens en Perse, et même ailleurs, la vue est un bien des plus précieux, auquel on tient quelquefois plus qu'à la vie même. L'expression française, « aimer quelqu'un comme ses yeux », correspond à cette locution. Le poète reproche, en quelque sorte, à la Divinité, d'être d'un accès difficile et de se dérober à nos recherches !





CONSTANCE

Je me soumets à tes rigueurs pour qu'un jour tu sois ma consolatrice, la compagne de mon âme et de mon cœur plein d'espoir.

Tous ces maux et ces tourments que je souffre par suite de ta cruauté et de tes caprices, je les supporte dans ma fidélité, jusqu'à ce que tu en sois confuse devant moi !





CRI DE DÉTRESSE

Nous sommes sans force et de tous côtés (viennent) les pierres du blâme. Secours-nous, car nous n'avons pas d'autre refuge que toi.

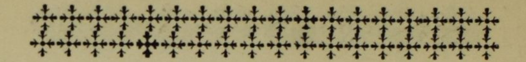
Quoique je pleure plus abondamment que le nuage printanier, aucune plante ne germe dans le champ de mes espérances [1] !

1. On trouve dans « La Comédie de la mort » de Th. Gautier, une pensée identique. Le poète invoque la Nature et lui demande un peu de sève pour sa plante flétrie, puis il ajoute :

Les torrents de mes yeux ont noyé sous leur pluie
Son bouton tout rongé que nul soleil n'essuie,
Et qui ne peut s'ouvrir.

THÉOPHILE GAUTIER.





REGRETS

Mon cœur, en ce séjour, ne s'est pas épanoui et il est resté inconsolé ; car je n'ai pu rien exprimer de mes peines à quelqu'un parlant mon langage [1].

Dans le jardin du monde, ne cherche pas trop la rose de tes souhaits, car jamais ce parterre n'a fleuri au gré d'aucun jardinier !

1. Hégésippe Moreau a exprimé un sentiment du même genre :

> Si seulement une voix consolante
> Me répondait quand j'ai longtemps gémi.
>
> *Un souvenir à l'Hôpital.*





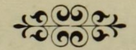
CONTRITION

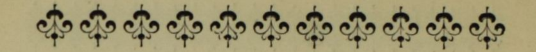
Autrefois je voulais empêcher les amants d'aimer; j'ai compris (depuis) que c'était ignorance et égarement!

A chaque instant des caravanes d'âmes, par milliers, se dirigent vers Elle [1] et passent comme le vent du matin!

1. La Divinité.

Le poète dans une image grandiose et saisissante, nous fait sentir la fuite des jours et la brièveté de la vie. En lisant ces vers, on croit voir passer les générations humaines comme un vol rapide d'oiseaux migrateurs!





QUATRAIN

Jusqu'à quand serons-nous injustes envers notre propre nature et nous réjouirons-nous de la ruine de la raison [1] ?

L'arbre qui pourrait servir d'ornement au paradis, l'abattrons-nous pour en garnir l'enfer [2] ?

1. O, that men should put an enemy in their mouth, to steal away their brains!

SHAKESPEARE, *Othello*.

2. Il pousse d'heure en heure une branche au péché,
Arbre fatal, rameau que Dieu vers lui ramène ;

VICTOR HUGO, *Torquemada*.



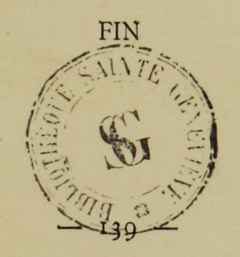
QUATRAIN

Hélas ! mon feu s'est consumé dans de vaines occupations et de cette coupe qui débordait, il ne reste plus que la lie [1].

Je m'efforce maintenant de faire prendre un autre flambeau, mais je crains que quand je l'aurai allumé, il ne soit temps de mourir !

1. The wine of life is drawn, and the mere lees
Is left this vault to brag of.
SHAKESPEARE, *Macbeth,* A. II, S. 3.

FIN



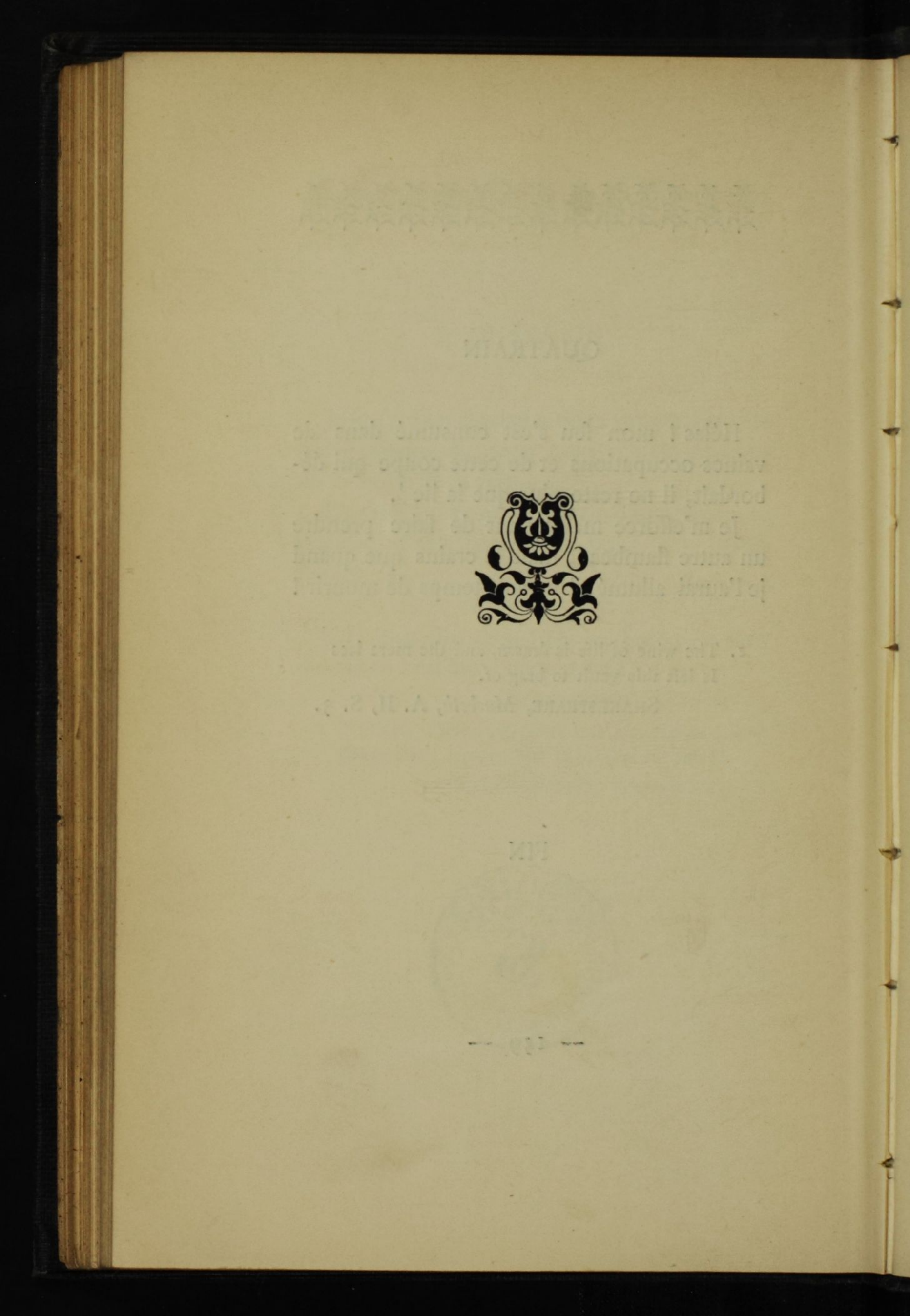
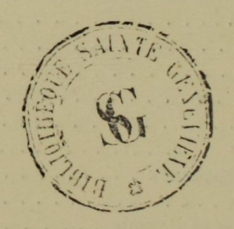
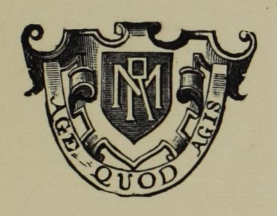


TABLE DES MATIÈRES







LE PUY-EN-VELAY

IMPRIMERIE RÉGIS MARCHESSOU

XXVIII. — *La Bibliothèque du palais de Ninive*, par J. MÉNANT. In-18.. 2 fr. 50
XXIX. — *Les Religions et les Langues de l'Inde* par R. CUST. 5 fr.
XXX. — *La Poésie arabe anté-islamique*, par RENÉ BASSET. 2 fr. 50
XXXI. — *Le Livre des dames de la Perse*, traduit par J. THONNELIER. In-18.. 2 fr. 50
XXXII. — *L'Encre de chine, son histoire et sa fabrication*, d'après des documents chinois, par MAURICE JAMETEL. In-18 illustré. 5 fr.
XXXIII. — *Le livre des Morts des anciens Egyptiens*, par PAUL PIERRET. In-18.. 10 fr.
XXXIV. — *Le Koran, sa poésie et ses lois*, par STANLEY LANE-POOLE. In-18.. 2 fr. 50
XXXV. — *Fables turques*, traduites par J.-A. DECOURDEMANCHE. In-18.. 5 fr.
XXXVI. — *La Civilisation japonaise*, par L. DE ROSNY. In-18. 5 fr.
XXXVII.— *La Civilisation musulmane*, par STANISLAS GUYARD, professeur au collège de France. In-18.......................... 2 fr. 50
XXXVIII. — *Voyage en Espagne* d'un ambassadeur marocain (1690-1691), traduit de l'arabe par H. SAUVAIRE. In-18.......... 5 fr.
XXXIX. — *Les Langues d'Afrique*, par ROBERT CUST. Traduit par L. DE MILLOUÉ. In-18.. 2 fr. 50
XL. — *Les Fraudes archéologiques en Palestine*, suivi de quelques monuments phéniciens apocryphes, par CH. CLERMONT-GANNEAU. In-18 illustré de 33 gravures.. 5 fr.
XLI. — *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, par J. MÉNANT. In-18.. 2 fr. 50
XLII.— *Mâdhava et Mâlati*, drame sanscrit, traduit par M. STREHLY, avec une préface par M. BERGAIGNE. In-18.............. 2 fr. 50
XLIII. — *Le Mahdi*, depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours, par JAMES DARMESTETER. In-18.......................... 2 fr. 50
XLIV. — *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, par JAMES DARMESTETER, professeur au Collège de France. In-18.......... 2 fr. 50
XLV. — *Trois nouvelles chinoises*, traduites par M. le marquis D'HERVEY DE SAINT-DENYS, de l'Institut. In-18.......... 5 fr.
XLVI. — *La Poésie chinoise*, par IMBAULT-HUART. In-18. 2 fr. 50
XLVII. — *La Science des Religions et l'Islamisme*, par HARTWIG DERENBOURG. In-18.. 2 fr. 50
XLVIII. — *Le Cabous Nameh*, ou Livre de Cabous, de Cabous Onsor el Moali, souverain du Djordjan et du Guilan. Traduit pour la première fois en français avec des notes, par A. QUERRY, consul de France. Fort volume in-18.......................... 7 fr. 50
XLIX.—*Les Peuples orientaux* connus des anciens Chinois, par LÉON DE ROSNY. Nouvelle édition. In-18.......................... 5 fr.
L. — *Les Langues perdues de la Perse et de l'Assyrie*, par J. MENANT. II. Assyrie. In-18.. 5 fr.
LI. — *Un Mariage impérial chinois*. Cérémonial, par G. DEVÉRIA. In-18 illustré.. 5 fr.
LII. — *Les Confréries musulmanes au Hedjaz*, par A. LE CHATELIER. In-18.. 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE ORIENTALE ELZÉVIRIENNE

I. — *Les Religieuses bouddhistes*, depuis Sakya Mouni jusqu'à nos jours, par Mary Summer. 1 vol. in-18.................. 2 fr. 50
II. — *Histoire du Bouddha Sakya Mouni*, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, par Mary Summer. 1 vol. in-18.............. 5 fr.
III. — *Les Stances érotiques*, morales et religieuses de Bhartrihari, traduites du sanscrit par P. Regnaud. In-18............ 2 fr. 50
IV. — *La Palestine inconnue*, par Clermont-Ganneau... 2 fr. 50
V. — *Les Plaisanteries de Nasr-Eddin-Hodja*. Traduit du turc par J.-A. Decourdemanche. 1 vol. in-18................. 2 fr. 50
VI-IX. — *Le Charriot de terre cuite* (Mricchakatika), drame sanscrit. Traduit en français, par P. Regnaud. 4 volumes in-18... 10 fr.
X. — *Iter persicum* ou description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Etienne Kakasch de Zalonkemeny, ambassadeur de Rodolphe II, près de Chah Abbas. Traduction publiée par Ch Schefer. In-18 avec portrait et carte.............................. 5 fr.
XI. — *Le Chevalier Jean*, conte magyar, par Alexandre Petœfi, traduit par A. Dozon, consul de France. In-18........... 2 fr. 50
XII. — *La poésie en Perse*, par Barbier de Meynard...... 2 fr. 50
XIII. — *Voyage de Guillaume de Rubrouck en Orient*, publié par de Backer. In-18...................................... 5 fr.
XIV. — *Malavika et Agnimitra*, drame sanscrit, traduit par Ph. Ed. Foucaux. In-18.................................. 2 fr. 50
XV. — *L'islamisme*, son institution, son état présent, son avenir, par le docteur Perron. In-18.............................. 2 fr. 50
XVI. — *La Piété filiale en Chine*, par P. Dabry de Thiersant. In-18, avec 25 grav. d'après le originaux chinois.......... 5 fr.
XVII. — *Contes et légendes de l'Inde ancienne*, par Mary Summer, avec introd. par Ph. Ed. Foucaux. In-18.............. 2 fr. 50
XVIII. — *Galatée*, drame grec, de Basiliadis, publié, traduit et annoté par d'Estournelles de Constant. In-18.............. 5 fr.
XIX. — *Théâtre Persan*, traduit par A. Chodzko. In-18..... 5 fr.
XX. — *Mille et un Proverbes turcs*, recueillis, traduits, et mis en ordre par J.-A. Decourdemanche. In-18................ 2 fr. 50
XXI. — *Le Dhammapada*, traduit par F. Hû, suivi du *Sûtra en 42 articles*, par Léon Feer. In-18............................ 5 fr.
XXII. — *Légendes et traditions historiques de l'archipel indien*, par L. Marcel Devic. In-18............................ 2 fr. 50
XXIII. — *La puissance paternelle en Chine*, étude de droit chinois, par F. Scherzer, interprète-chancelier. In-18.............. 2 fr. 50
XXIV. — *Les Héroïnes de Kâlidâsa et les Héroïnes de Shakespeare*, par Mary Summer. In-18.............................. 2 fr. 50
XXV. — *Le livre des femmes*, traduit du turc, par J.-A. Decourdemanche. In-18.................................... 2 fr. 50
XXVI. — *Vikramorvaci*. Ourvâci donnée pour prix de l'héroïsme, drame sanscrit, trad. et annoté par Ph. Ed. Foucaux. In-18. 2 fr. 50
XXVII. — *Nâgânanda. La Joie des Serpents*, drame bouddhique, traduit et annoté par A. Bergaigne. In-18.......... 2 fr. 50

